

A TRAVERS

## LES PLUS HAUTES ALTITUDES DU GLOBE

(SUITE ET FIN)

### II

Collection Bonvalot. — Faune et flore du Thibet. — Mammifères, carnassiers, rongeurs et quadrumanes. — Le yack et l'écureuil volant. — Oiseaux curieux. — Animaux et plantes manquant jusqu'à ce jour au Museum. — Les photographies du prince Henri d'Orléans. — Paysages et tableaux. — La Société de géographie et sa grande médaille d'or. — Curiosités ethnographiques. — Les conquêtes de la science.

**U**N mérite précieux et rare de l'intéressante collection Bonvalot, c'est que, parmi les plantes et les animaux qui la distinguent, il en est un grand nombre d'absolument nouveau pour le Museum. C'est donc mieux qu'une richesse, c'est une conquête, une sorte de résurrection saisissante du Thibet barbare et inconnu.

Voici d'abord la faune de ces régions lointaines et sauvages : Chevaux kiangs, grandes hémiones, antilopes rares et charmantes, au pelage blanc, à la poitrine noire, aux cornes cannelées, longues et droites comme des épées. C'est l'antilope orongo; c'est ensuite l'ovis-poli, le plus grand de tous les moutons, superbe et farouche, remarquable par ses cornes en spirale qui, déroulées, ne mesurent pas moins d'un mètre trente. Puis viennent des gazelles et des cerfs; un ours du Lob-Nor, espèce toute nouvelle; un ours du Thibet, que distinguent des oreilles extrêmement velues et un joli collier blanc; des renards au panache immense et soyeux; la grande panthère du Thibet, au pelage blanc moucheté de noir, à la queue touffue; des chats très élégants, à la queue courte, à l'oreille droite et fine, couronnée d'un pinceau de poils, félins intermédiaires au chat proprement dit et au lynx; une genette, une marte, un blaireau, un grand lynx magnifique.

La pièce capitale de cette riche collection est un yack sauvage tué sur les hauts plateaux du Thibet. Le yack : trois bêtes en une seule, un composé aussi original qu'utile du bœuf, du cheval et du mouton. Il tient aussi du buffle et de la chèvre. Il a un pied dans chaque genre et toutes les races le réclament. Sa chair est excellente, son lait abondant et parfumé. Son trot est léger, rapide et sûr. Son long poil est une richesse. Un étrange animal : tête de bœuf, queue de cheval, poil de chèvre, lèvre épaisse et pendante, corne haute et fière jetée en arrière, garrot élevé, corps ramassé du montagnard, croupe arrondie du cheval, jambe courte et forte du



portefaix, grand oeil bridé du Mongol, au regard farouche et défiant; enfin queue magnifique, longue et soyeuse, s'épanouissant en gracieux panache; toison bizarre et précieuse tombant jusqu'à terre; une bête vraiment chinoise, un bœuf apocalyptique, grognant comme un porc et vagabond comme une chèvre, excentrique et fabuleux, qu'on croirait détaché d'un paravent au milieu des dragons et des chimères.

Le yack domestique, richesse et providence du Thibet, excelle dans tous les rôles : portefaix infatigable mais un peu capricieux, bravant les glaces et les neiges, escaladant sans efforts les plus hautes cimes, se jouant des précipices et des ravins; bon laboureur traînant bien la charrue; monture vigoureuse et rapide, dont l'allure est agréable au cavalier. De la peau du yack, on fait un cuir excellent; de son poil on fabrique des cordes, de chaudes et résistantes étoffes; de ses cornes, des manches de poignard; de son duvet crépu, de belles fourrures. Le plus beau fleuron de sa couronne, c'est sa queue : montée sur l'or et sur l'argent, elle pare le cou des chevaux de luxe; emmanchée dans le fin ivoire, elle devient le chasse-mouches des lamas et des mandarins; teinte des plus vives couleurs, elle flotte sur les chapeaux chinois, orne la lance des guerriers. Enfin, c'est l'emblème de la guerre, étendard redoutable et vénéré. On se bat, on triomphe, on meurt pour la queue du yack. Elle est la gloire, elle est la patrie, elle est l'honneur.

Le yack ne se plaît que dans les régions froides et élevées. Sous un climat tempéré, il perd sa vigueur, sa beauté, son duvet. Montagnard habitué aux neiges et aux torrents, à la solitude des glaciers, à la liberté des roches inaccessibles, bravant les froids les plus terribles, on le voit nager dans l'eau glacée, coucher sur le givre, enlever les neiges de son pied robuste pour brouter l'herbe indigente et courte des montagnes.

Assez obéissant à son maître, tout étranger est, pour le yack, un « barbare ». Sa vue seule excite sa défiance et provoque sa colère. Tout son corps s'agite et tremble; sa grande lèvre écume et frémit; son oeil noir s'enflamme et grossit, comme s'il allait sortir de l'orbite; sa longue queue se dresse et se balance, fouettant l'air. Son énorme tête crépue rase le sol, menaçante, horrible, les cornes en avant comme une fourche, son front d'airain comme un maillet.

Il n'y a pas de parents plus tendres que les yacks; ils n'élèvent pas leurs petits, ils les gâtent. Il est curieux de voir ce grave ruminant des monts se faire espiègle et joueur pour distraire ses petits, qui ont la beauté pit-

toresque et naïve de tous les enfants. Il est curieux de voir la mère s'agenouiller dans la neige pour lécher le petit yack des heures entières, comme si elle espérait en faire une antilope, une gazelle; l'appeler par un grognement affectueux; l'épousseter de sa longue queue, un plumeau magnifique, le caresser de son muffle énorme; le pousser au bord des abîmes, comme pour le familiariser avec les torrents et le vertige; fouiller la neige pour choisir l'herbe, la mousse, la plante qui convient au jeune yack; enfin, quand la tempête ébranle les monts, l'abriter sous sa large toison comme sous un dais maternel.

Ces lignes rapides étaient dues au yack, qui est le « clou » de la collection Bonvalot, comme il est le roi de la faune tibétaine.

Parmi les mammifères, il convient de citer des macaques. Rapportés du haut Thibet, un de ces singes, tout jeune encore, a été ramené vivant au Muséum; il est remarquable par le développement prodigieux de ses poils, qui protège cette curieuse espèce contre les froids terribles des hauts plateaux. Ce précieux animal a été placé non pas dans la singerie, dont la haute température ne saurait lui convenir, mais dans la cour réservée aux éléphants où, dès qu'il peut s'échapper, il s'empresse d'aller se plonger dans les eaux du bassin de l'hippopotame.

L'écureuil-volant de cette intéressante collection mérite une mention particulière :

On connaît l'agilité de notre écureuil, ce clown des forêts, ce roi de la gymnastique qui ne tombe jamais de son trône aérien. Il ne grimpe pas, l'écureuil, il bondit; il ne saute pas, il vole. Avec sa passion pour la vie aérienne, l'écureuil semble fait pour voler; on dirait qu'à force de pirouettes et de gambades, il veut se faire pousser des ailes.

Eh bien ! il paraîtrait que, revenant sur son œuvre, la nature ait voulu réparer un oubli en créant l'écureuil-volant du Thibet.

En guise d'ailes, ce curieux animal possède deux membranes qui font surtout l'office de parachute au moment de s'élancer; l'écureuil-volant élève et abaisse sa jolie tête comme un plongeur qui prend son élan. Avec ces membranes, ailes rudimentaires, la mère recouvre ses petits comme d'un manteau et les préserve des vents glacés. Elle a pour sa famille des prévenances exquises. Lorsqu'elle va chercher aux alentours le dîner de ses chers petits, elle n'oublie jamais de les couvrir de mousse. C'est à la fois un édredon et un bouclier. A son retour, les petits écureuils-volants qui sentent son arrivée n'ont qu'à tirer la couverture pour se mettre à table.

Cet écureuil du Thibet est un étrange et charmant animal, plein de finesse et de dou-



ceur, de grâce sautillante et de grâce naïve. Son panache a des rayons; c'est sa beauté, c'est sa puissance; complétant le rôle des ailes, il aide l'écureuil à s'abriter des vents et des ondées; il l'aide à bondir, il l'aide à traverser les eaux. C'est tout à la fois une voile et un parachute, une ombrelle et un parapluie. Quand vient l'heure du repos, les petits écureuils-volants se serrent autour de leur mère, lui font comme un cadre vivant de leurs têtes éveillées et fines, et leurs beaux panaches tendrement recourbés la couvrent pour ainsi dire d'un dais filial.

Après l'écureuil-volant, une marmotte géante, excessivement curieuse, très commune dans les hautes montagnes du Thibet, mais très rare dans les collections zoologiques. Jadis, un premier exemplaire fut rapporté par le P. David et décrit, pour la première fois, par M. Milne-Edwards.

Il paraîtrait qu'après le castor, cette marmotte est peut-être le premier architecte dans le monde des bêtes. Son style ne varie jamais; c'est toujours le même édifice. On dirait que chaque marmotte apporte en naissant son plan dans la tête. Elle a pour ainsi dire un compas dans son bel œil noir.

C'est vers la fin de juillet que la marmotte du Thibet jette les fondements de sa maison d'hiver, sur le versant des montagnes, à l'abri des vents. Au centre de l'édifice, s'étend une vaste pièce tapissée de mousse fine, c'est le dortoir commun. Tout autour de solides branchettes soutiennent la maison. Dans les angles, des tiges recourbées s'arc-boutent comme les arceaux d'un cloître, complétant la solidité du logis. Deux corridors aboutissent à l'habitation commune. L'un sert aux marmottes, l'autre aux convois de vivres. Le premier est l'entrée « des maîtres »; le second une sorte « d'escalier de service ».

Une étonnante propreté règne dans la demeure. Derrière le dortoir, — pièce capitale pour les marmottes, — se trouve le réduit destiné aux ordures. Grâce à la pente habilement ménagée, tout s'écoule au dehors sans odeur au dedans.

C'est dans ce dortoir ingénieux que les marmottes font un somme de trois mois.

Plus curieux encore le procédé de l'ouvrier que son œuvre. Le travail est en commun. Chaque marmotte, dans la mesure de son expérience et de ses forces, met la patte à l'ouvrage. Femmes, vieillards, enfants, chacun a sa tâche, joue son rôle. Un merveilleux esprit de justice et de fraternité anime cette petite république suspendue au flanc escarpé des hautes montagnes. Les ouvriers se divisent en trois camps : ceux-ci bâtissent, ceux-là apportent les matériaux, d'autres les récoltent;

tous s'entendent également à ces travaux divers et, demain, seront intervertis les rôles sans que l'œuvre collective en souffre.

Quoique fille des sommets glacés, la marmotte est assez frileuse. Quand le soleil vient égayer la montagne, la tribu des marmottes apparaît sur les pentes verdoyantes pour saluer le printemps et croquer les insectes. Si leur patte est parfois maladroite, c'est qu'elles ne sont pas encore bien réveillées. La pesante marmotte se fait alors vive et légère, chassant les sauterelles et grimpant de rocher en rocher comme si elle voulait ramoner la montagne. Tandis que la tribu s'amuse, une vieille marmotte fait le guet, accroupie sur quelque roche ensoleillée. Qu'un chasseur s'avance ou qu'un aigle se dessine dans la nue, la sentinelle jette un sifflement aigu et tout disparaît.

L'aigle, le vautour, voilà les implacables ennemis de la marmotte. Ces despotes ailés s'acharnent après la malheureuse bête comme s'ils avaient déclaré la guerre à l'innocence, au génie et au travail. A peine sortie de sa tiède demeure, la voilà prise dans d'impitoyables serres, emportée dans le ciel, déchiquetée dans la nue, et quelques gouttes de sang sur la scène raconteront seules son supplice aérien.

Passons aux oiseaux de cette collection aussi attrayante que variée : Dans son savant rapport à la Société de Géographie, M. Oustalot, professeur au Museum, mentionne un ensemble de 470 spécimens appartenant à tous les ordres, provenant soit du Turkestan, soit du Lob-Nor, soit du Thibet. Comme oiseaux de proie, des gypaètes au collier roux, un beau vautour, un faucon magnifique, une chouette énorme; comme passereaux, des « podaces », des étourneaux, des alouettes et des pinsons du Thibet, des rubiettes ou queues-rouges que représentent douze individus remarquables par les merveilleuses teintes rouges de la gorge et de la tête; enfin des perroquets aux superbes couleurs, notamment une espèce des plus rares, le « *palæornis derbyanus* »; comme gallinacés, les fameuses et rarissimes perdrix de Hodyson, de nombreux faisans, entre autres le « *crossoptilum tibetanum* » au plumage d'une blancheur éclatante et d'une finesse incomparable, aux pattes de corail, à la queue de velours noir; le « *crossoptilum* » au doux plumage bleu-ardoise; des tétrastis qui manquaient au Museum, des espèces originales de coqs de bruyère, des « *ithaginis* » aux plumes vertes et à la queue rouge, des tragopans à la robe féérique; comme échassiers, des grues très élégantes, à la tête et au cou noirs, inconnues jusqu'à ce jour au Jardin des Plantes; en fait de palmipèdes, des cygnes, des oies sauvages



et des canards, des harles d'espèces variées et charmantes.

Après la faune du Thibet, quelques mots de la flore de ces régions lointaines. L'herbier rapporté en France par M. Bonvalot et le prince Henri d'Orléans renferme 484 espèces dont 80 sont absolument nouvelles pour la science. « Il n'est pas, observe M. Rivière dans la *Revue scientifique*, de voyage botanique moderne qui ait donné de pareils résultats, en raison surtout du peu de temps que nos explorateurs y ont consacré. C'est aussi une moyenne de types inconnus ne pouvant être atteinte que dans des régions tout à fait inexplorées, d'une altitude absolument extraordinaire. »

Parmi les plantes exposées, il faut citer des papavéracées du Thibet, remarquables à la fois par la grandeur de leur fleur et l'admirable éclat de leur coloris, une légumineuse également du Thibet, spéciale jusqu'ici à l'Himalaya, dont les fleurs, d'un pourpre noir, sont d'une nuance fort rare dans le règne végétal; le laurier Saint-Antoine, singulier représentant de la flore d'Europe dans les hautes régions de l'Asie centrale, tige charmante que terminent des grappes coquettes de belles fleurs violettes; une série de rhododendrons constituant tous les types inconnus jusqu'ici, les uns recueillis au Thibet, les autres au Yunnan; des « primula » dont presque tous les exemplaires sont également nouveaux; un lilas, inconnu jusqu'à ce jour, à fleurs d'un violet clair et très curieux par ses feuilles grises, originalement veloutées en dessous; des orchidées (sabots de Vénus) à fleur énorme et d'une coloration très intense.

Quant aux espèces utilisées ou utilisables, M. Rivière cite, entre autres plantes, une valériannée très rare dont la racine fournissait, selon toute probabilité, le fameux *nard indien* des Arabes; enfin une variété extrêmement laineuse de notre armoise vulgaire, que les Thibétains emploient en fumigations pour chasser les insectes de tout genre qui pullulent dans leurs habitations.

Il convient d'ajouter que cette collection botanique est entièrement l'œuvre du prince Henri d'Orléans, tous ces rares et curieux échantillons de la flore thibétaine ayant été récoltés et préparés par lui-même.

Arrivons à l'ethnographie, comprenant une série d'objets très intéressants relatifs au costume et à la religion des peuples avec lesquels Bonvalot et son jeune compagnon de route se sont trouvés en relations. Citons, tout d'abord, une collection de bijoux rares du Thibet: riches boucles d'oreilles formées de turquoises enchâssées d'or et disposées en longues pendeloques, que les ministres de Lhaça ont seuls

le droit de porter, mais à l'oreille gauche seulement; des bracelets très originaux et des bagues en jade blanc qui ornent le pouce; d'autres boucles d'oreilles et d'autres bagues en argent finement ciselées à jour et d'un très beau travail; une sorte de diadème de turquoises entremêlées de grains de corail; des chapelets de pierres mignonnes et d'argent, une ceinture de jeune fille formée d'une lanière assez longue pour faire plusieurs fois le tour de la taille et habilement constellée de petites pierres arrondies; des manteaux en poils de chameaux sauvages provenant du Lob-Nor; des costumes de femmes en soie richement brodée et des plus vives couleurs pour les jours de fête; des poteries assez pittoresques rappelant par leur forme certains vases trouvés dans les tombeaux mexicains; enfin une trompette de mendiant thibétain fabriquée dans un tibia d'homme, entourée d'un cercle de cuivre et taillée en forme de phallus.

Nous ne reviendrons pas sur les moulins à prières et les obos, les images bouddhiques, les porte-chapelles et les drapeaux à maximes sacrées.

Huit cents photographies, toutes très belles et parfaitement réussies, viennent heureusement compléter l'importante collection de M. Bonvalot et du prince Henri d'Orléans. Fleuves et lacs, pics, plateaux, déserts, cavaliers mongols et types thibétains, groupes de femmes et d'hommes, conducteurs de yaks, vues multiples d'habitations et de paysages, tels sont les sujets de ces photographies, résurrection instructive et saisissante du Thibet barbare; tel est aussi l'ensemble des collections rapportées en France, généreusement offertes à l'Etat par M. Bonvalot et le prince Henri d'Orléans.

Après avoir constaté les beaux résultats de ce prodigieux voyage et apprécié l'importance exceptionnelle des services rendus à la science par nos audacieux explorateurs, la Société de Géographie, dans sa séance du 17 avril dernier, a décerné sa *grande médaille d'or* — la plus haute de ses récompenses — à la merveilleuse expédition de M. Gabriel Bonvalot, du prince Henri d'Orléans et du P. Dédéken; ce dernier n'a cessé de donner à ses hardis compagnons le plus utile et le plus éclairé des concours.

Eh! bien, c'est peut-être au dedans d'eux-mêmes que Bonvalot et le jeune prince Henri trouveront la plus grande, la plus pure et la plus intime des récompenses: mieux encore que les honneurs et les discours, les médailles et les applaudissements, ils garderont éternellement la conscience, plus précieuse et plus chère que l'admiration publique, de ce qu'ils ont fait pour l'humanité, la science et la patrie;



ils garderont à jamais, comme une date ineffaçable dans l'histoire, le glorieux souvenir de leur audacieuse et féconde expédition, accomplie au milieu de fatigues, de privations, de souffrances et de dangers de toute sorte, loin de tous et de tout, dans une contrée sauvage et perdue, même ignorée, sans habitants et sans chemins, sans ressources, sans aide, sans secours, mais non sans foi et sans espé-

rance, guidés pour ainsi dire à travers ces régions ténébreuses et barbares par le flambeau de la science et du progrès, éclairés le long des glaces et des neiges par les douces lueurs de cette mystérieuse étoile de l'Occident qui se nomme la France.

FULBERT-DUMONTEIL.

✱ FIN ✱

## BIBLIOGRAPHIE

### 500.000 DOLLARS DE RÉCOMPENSE

PAR FERNAND HUE

Je ne sais si l'abus de l'analyse et de la psychologie en sont cause, mais je rencontre toujours avec plaisir un roman d'aventures quand l'occasion s'en présente, et il faut reconnaître que le livre de M. Fernand Hue peut compter dans ce que le genre a produit de plus palpitant. Il nous fait voyager en Amérique et en Afrique, débute par un naufrage, se poursuit à travers les plus curieuses aventures en tenant l'intérêt suspendu jusqu'à la dernière ligne.

Dans quel esprit sont-ils offerts ces 500,000 dollars de récompense? Est-ce avec l'espoir sincère de retrouver Paul Gérard et son fils Henry disparus, et de les remettre en possession de leurs biens? N'est-ce pas plutôt une prime offerte à quelque assassin de bonne volonté, qui assurera au seul M. Atkin, en lui apportant la preuve du décès de ses cousins, une fortune de plus de vingt millions de dollars?

Il est certain que le jeune Gérard, qui a survécu à son père, court de grands risques!

La France se montre chevaleresque, généreuse, héroïque à souhait, dans ce drame compliqué où l'Angleterre est, en revanche, perfide et traîtresse, comme le veulent les bonnes traditions, et où l'Amérique, imperturbablement rusée, tire des coups de revolver à propos.

Mais de tous les personnages celui dont le rôle est à la fois le plus curieux et le plus décisif, c'est un phonographe qui, pour la première fois, croyons-nous, dans une œuvre d'imagination, se charge de punir le crime.

Très moderne et très amusant, ce roman selon les vieilles formules auxquelles Alexan-

dre Dumas, Mayne Reid, Jules Verne, Gustave Aymard, etc., ont dû leur succès (1).

### La Maison sans fenêtres

PAR ROGER DOMBRE

Ce roman, des plus invraisemblables, puisqu'on y voit une toute jeune fille écrire de primesaut *la Vestale*, un drame en trois actes, quatre tableaux et 1568 vers, qui réussit brillamment à l'Odéon, est mené avec entrain et une sorte d'énergie juvénile insouciant des obstacles.

Personne ne saura que Gaétane de Saint-Maur est une femme de génie, puisqu'un drôle détourne son manuscrit et triomphe à sa place, mais elle sera pourtant heureuse encore dans la petite *Maison sans fenêtre* du Jura, où l'inspiration lui était venue, amenée par l'amour fraternel.

Hélas, le succès et le bien-être qui auraient pu faire vivre sa sœur Mikaëla, lui ont été refusés; elle ne pardonnera pas sans effort à celui qu'elle considère comme une sorte de meurtrier. Mais le frère de ce misérable, un jeune médecin, qui est différent de lui comme le jour l'est de la nuit, se charge de rendre à Gaétane, sous forme de tendresse et de bonheur, la part de gloire qu'elle a perdue.

Somme toute, nous croyons au dévouement de Jean Dargal, quoique le parfait dévouement masculin soit encore chose assez rare, beaucoup plus qu'au mérite littéraire de la fameuse *Vestale* (2).

(1) 500,000 dollars de récompense, par F. Hue, 1 vol., illustré. Lecène-Oudin et Cie, 17, rue Bonaparte.

(2) *La maison sans fenêtre*, par Roger Dombre. 1 vol., 2 fr. Librairie Blériot, 55, quai des Grands-Augustins.



## LA SECONDE FEMME DE LIONEL

PAR MARIE PIERRE

Certes, elle a été imprudente et coupable; certes, elle a manqué de cœur, la jeune folle qui, pour empêcher son mari de contremander une fête, a intercepté la lettre qui avertissait un père de la maladie de son enfant; mais combien cruellement est-elle punie de sa faute! Quand Lionel arrive au chevet de la petite fille qui lui restait d'un premier mariage, celle-ci n'est plus et Geneviève en est cause! Comment pardonner cela jamais?... Un abîme se creuse dès lors entre les deux époux. Pour le combler, il ne faut rien moins que la guerre de 1870 et le dévouement témoigné par la cou-

pable à son mari, qu'elle varenjoindre à travers tous les périls; il ne faut rien moins que l'état de dépérissement de Geneviève, un danger de mort pour elle. La rancune, l'orgueil de Lionel cèdent à la crainte de perdre celle qu'au fond, malgré tout, il aime toujours. Il la reprend sur son cœur et rien ne les séparera plus, car la frivole jeune mariée est devenue, dans cette épreuve, une femme, grandie et fortifiée par la souffrance.

Il est fâcheux que ce roman, conçu dans des intentions éminemment honnêtes et pieuses, soit aussi faiblement écrit, avec surabondance de citations inutiles (1).

TH. BENTZON.

(1) *La seconde femme de Lionel*, par Marie Pierre. — Louis Carré, libraire-éditeur, 13, rue de Sévres. 1 vol., 2 fr.

## DERNIÈRE PENSÉE

(SUITE ET FIN)



Au centre de l'escalier, dont la cage recevait une lampe d'adoration perpétuelle, se dressait une statue du Sacré-Cœur. Plus haut, dans une niche, c'était la Vierge bleue et blanche de Lourdes, plus haut encore un Saint Joseph portant l'enfant Jésus sur son bras gauche et un lis dans sa main droite.

On gravit deux étages. Le second était pourvu d'un corridor plus spacieux que le premier et le rez-de-chaussée, et ce corridor lui-même rayonnait d'une sorte de rond-point réservé en son milieu. Au centre de ce rond-point, entouré d'une balustrade de fer, s'élevait l'image traditionnelle du glorieux fondateur, de cet incomparable Vincent de Paul, protecteur de toutes les misères, ami de tous les déshérités.

La sœur, en passant devant la statue, s'agenouilla et fit une courte prière. Ce devait être une règle de la maison.

Puis, elle alla jusqu'au bout du couloir et ouvrit une porte donnant accès dans une grande pièce meublée d'une table de bois blanc, couverte d'un tapis de reps vert, et de vingt-cinq

chaises en cerisier verni. Sur une cheminée, à l'âtre aussi propre que si l'on n'y avait jamais allumé de feu, une autre Vierge, la Vierge habituelle aux mains abaissées qui versent des grâces, se dressait dans sa robe de plâtre immaculée. Aux murs pendaient des tableaux pieux, des chromos et des aquarelles d'Epinal figurant des saints et des saintes. Enfin, sur le panneau central, face à la cheminée, une dizaine de portraits des « Mères » qui avaient successivement gouverné la maison, en résumaient l'histoire.

Partout, entre les cadres, le mur se montrait blanc, sans tapisserie, à peine séparé du plancher et du plafond par une étroite boiserie noire.

C'était le parloir, le « salon » de toutes ces épouses de Dieu qui avaient détaché de leur vie le luxe et le confortable des plus simples existences.

— Veuillez vous asseoir, dit-elle, en montrant des sièges aux visiteurs. Notre chère sœur est si souffrante qu'il lui faut du temps pour venir.

— Mais, ma sœur, protesta M. Amart, nous n'entendons pas, ma fille et moi, être une cause de fatigue pour votre chère malade. Nous reviendrons, s'il le faut.

La petite sœur remercia et sourit.

— Oh! non! fit-elle, ma sœur ne me pardonnerait pas de vous avoir laissés partir sans



qu'elle vous ait vus. Veuillez donc m'excuser quelques instants; je vais la prévenir et je reviens.

Elle salua et sortit.

Restés seuls, M. Amart et sa fille se regardèrent.

Denise était émue jusqu'aux larmes.

— Oh! père! demanda-t-elle, as-tu regardé cette sœur?

— Mais certainement, répondit le vieillard.

— Est-elle assez mignonne! Assez charmante!

— Oui, et, ce qui est mieux, ce qui produit une indicible impression, est-elle assez angélique! Je me demandais si elle n'allait pas s'envoler tout à coup.

Ils promènèrent leurs regards autour d'eux.

— Mon Dieu! fit Denise, quelle simplicité!

— Tu veux dire quelle pauvreté, fillette! Vraiment le vœu en est rigoureusement observé, et je demeure stupéfait en songeant que des êtres humains, des femmes surtout, peuvent vivre au sein d'un pareil dénuement.

— Chut! père, fit Denise en mettant un doigt sur sa bouche, tu vas éveiller en moi des scrupules; tu vas me faire honte du luxe de ma chapelle.

Et elle acheva, en soupirant :

— Je croyais pourtant qu'il n'y avait rien de trop beau pour Dieu!

— Et tu as raison, se récria M. Amart; la meilleure preuve que je t'en pourrai fournir sera de demander tout à l'heure à visiter la chapelle de ces Dames. Tu verras si, dans leurs rapports avec Dieu, ces chères dépouillées sont aussi modestes, aussi renonçantes à la richesse.

Il se pencha sur le bord de la fenêtre, laissée ouverte en raison de l'extraordinaire douceur de la température.

Un coup d'œil merveilleux lui était réservé.

Tout autour de la maison, les arbres se pressaient sur une étendue de parc de deux à quatre hectares. Le Prado, par delà le mur d'enceinte, déployait son ruban blanc; et, à l'horizon du sud, la mer étincelait, bleue sous le soleil, tandis qu'à l'horizon du nord-ouest, sur sa colline de calcaire, Notre-Dame de la Garde retenait la lumière dans les plis de sa robe d'or.

— En vérité, fit le vieillard avec enthousiasme, la retraite est bien choisie. Pas un bruit de la terre et l'infini toujours présent!

Il n'eut pas le loisir de prolonger ses réflexions.

On n'avait entendu aucun bruit de pas sur le plancher du corridor, et, pourtant, la porte s'ouvrit et la jeune sœur rentra.

— Monsieur et mademoiselle, dit-elle, notre sœur Marie-Thérèse ne peut venir jusqu'ici ;

mais, si vous consentez à faire une petite promenade de plus, vous pourrez la voir dans l'infirmérie, où elle vous attend.

Déjà Denise était debout et s'appropriait à la suivre.

On parcourut de rechef le corridor, on redescendit les escaliers, puis le perron. On s'engagea dans une des allées latérales du jardin, qui aboutissait à la chapelle.

Adossé à la chapelle, était un deuxième corps de bâtiment.

C'était l'infirmérie de la maison de retraite.

Ici régnait un peu plus de bien-être. Les sœurs avaient pensé, probablement sur le conseil des médecins et l'autorisation de leur supérieur spirituel, que l'on doit accorder aux malades quelques douceurs. Les soins bien entendus exigent ces prévenances, ces satisfactions aux petits caprices, et le régime de la mortification s'adoucit de droit pour ceux que l'épreuve physique a déjà affaiblis selon les jeux de la nature.

Cette fois, on n'eut point à attendre.

La cellule de la sœur Marie-Thérèse était entr'ouverte.

Du seuil, Denise jeta un cri :

— Ma sœur, ma bonne sœur!

Et elle vint tomber à genoux au chevet de la rude couchette de fer sur laquelle était étendue, tout habillée, mais gratifiée, en raison de son état, d'une paillasse et d'un matelas, la sainte créature dont toute la vie s'était dépensée au service de Dieu et des souffrances du prochain.

Elle était bien malade. Ses joues creuses, sa bouche rentrée, ses yeux caves, révélaient que l'œuvre de destruction s'accomplissait avec une effrayante vitesse. Seulement, au fond de ces prunelles encore brillantes et sur ces lèvres décolorées, il y avait un beau sourire de résignation et d'espoir.

Et comme Denise, très affectée, baisait pieusement la main décharnée qui s'était tendue vers elle, tandis que M. Amart s'inclinait respectueusement tout au bout du lit, la mourante prononça d'une voix sifflante et cavernieuse :

— Vous avez bien fait de venir aujourd'hui, mon enfant; demain, il eût peut-être été trop tard, car les forces m'abandonnent rapidement.

Elle retomba essoufflée sur les oreillers, comme épuisée par l'effort qu'elle venait de faire.

Un instant ses paupières s'abaissèrent. Par habitude, elle joignit les mains.

Puis, appelant sa jeune compagne à son aide, elle demanda :

— Ma sœur, voudriez-vous avoir la bonté de me soulever un peu?

— Permettez-moi de prendre ce soin, intervint M. Amart



Pieusement, avec des précautions infinies, il prit entre ses bras encore robustes l'oreiller et le buste de la malade et l'adossa au chevet de fer du petit lit.

Un pâle sourire vint se jouer sur les lèvres de la malade.

— Me voilà mieux comme cela ! Ah ! monsieur, quel bon infirmier vous auriez fait !

Alors, elle se reprit à considérer Denise, toujours agenouillée et dont les cils retenaient encore des larmes prêtes à suivre celles qui scintillaient sur les joues de la jeune fille.

— Ne pleurez pas, mon enfant. Je m'en vais à mon heure, ou plutôt à l'heure voulue de Dieu. J'ai fait mon temps. Il m'a accordé ses bénédictions et toujours j'ai senti sa présence à mes côtés. J'ai surtout à le remercier pour m'avoir permis l'accomplissement de mon souhait.

M<sup>lle</sup> Amart l'écoutait religieusement, sentant monter dans son cœur et dans sa tête comme une certitude que la parole de cette mourante allait lui rendre son bonheur perdu.

— Asseyez-vous, dit encore la malade. Peut-être serai-je longtemps à vous parler ?

Denise alla prendre au pied du lit un escabeau de bois, servant à la fois de siège et de prie-Dieu.

— Vous vous souvenez, commença alors la sœur Marie-Thérèse, de cette matinée de Carême où je vous rencontraï, en compagnie de M. Amart, au cimetière de Cimiès ? J'y venais conduire deux orphelins qui accompagnaient leur mère à sa dernière demeure...

— Ne parlons plus de cela, ma sœur, interrompit doucement le vieillard. Dieu m'a fourni l'occasion de faire un peu de bien. Que la gloire en revienne à lui seul !

— Parlons-en, au contraire, monsieur. Modeste comme un vrai chrétien, vous vous empressiez d'oublier les bienfaits que sème votre main. Moi je demandai, en ce moment-là, au Maître, de pouvoir servir d'intermédiaire à sa grâce, le jour où elle vous rendrait au centuple l'action généreuse que vous accomplissiez. Dieu m'a exaucée.

Le père et la fille gardaient le silence.

Une même angoisse les oppressait. Pour la seconde fois, la religieuse revenait sur cette déclaration, contenue dans sa lettre. Qu'allait-elle donc leur apprendre ?

— Vous n'étiez pas seuls, poursuivit la mourante. A vos côtés se tenaient deux jeunes gens, deux frères, l'un officier de marine, l'autre encore au collège ; et ma reconnaissance les unissait à vous dans ce souhait, car ils avaient eu presque l'initiative de la générosité dont vous vous êtes faits les exécuteurs.

Denise avait couvert son visage de ses deux mains. Elle sanglotait.

— Ils avaient eu, en effet, cette initiative, dit gravement M. Amart.

La sœur reprit, après une longue aspiration :

— Je ne devais savoir que beaucoup plus tard, ma chère enfant, vos fiançailles avec le noble et malheureux garçon que j'avais admiré ce jour-là. Et c'est ainsi que, par sa volonté, Dieu a voulu donner à ma quadruple reconnaissance une seule et même satisfaction, et c'est pour cette satisfaction que je vous ai priée de venir.

Maintenant les deux intéressés haletaient. Cette femme qui revenait de si loin, cette sainte que la volonté d'En Haut ramenait dans sa patrie pour y mourir, était-elle une messagère de tristesse ou de consolation ?

Elle avait vu Robert là-bas, au Tonkin, cela était manifeste. Elle avait dû recueillir son dernier soupir et c'était l'adieu suprême du mort qu'elle rapportait aux vivants.

La malade prit quelques minutes de repos, concentrée en elle-même, rassemblant ses souvenirs.

Puis, rouvrant les yeux, elle poursuivit son récit :

— Il y a dix mois environ, Mgr l'Evêque nous détacha, deux sœurs ensemble, pour suivre une colonne expéditionnaire qui remontait la Rivière Rouge. L'absence de tout moyen de communication, la nécessité de trouver un gîte suffisant pour les blessés et les malades à venir, nous contraignit de nous arrêter un peu en deçà de Lao-Kaï.

Nous y étions depuis quatre ou cinq jours environ, lorsqu'un soir, vers les dix heures, alors que nous étions couchées, n'ayant pas encore de soldats à soigner, on frappa presque violemment à notre porte.

Je fus la première à entendre. Je demandai, sans écarter le tapis de nattes qui fermait notre fenêtre, qui était là et ce que l'on nous voulait.

Une voix, dont j'ai encore le timbre dans l'oreille, me répondit :

— Ouvrez, ouvrez, pour l'amour de Dieu !

C'était un Français. J'ouvris.

Ce que je vis alors, je ne le raconterai que bien imparfaitement.

Il y avait là, sur le seuil de notre porte, deux hommes, dont l'un portait l'autre sur son épaule. Dans quel état, grand Dieu ! Demi-nus, car ils n'étaient vêtus que de haillons, sanglants, livides, la barbe inculte, les cheveux longs, ils avaient l'air de sauvages. Mais je vis bien qui ils étaient.

A peine entré, celui qui portait son compagnon, le coucha sur une natte couvrant le sol ; lui-même s'affaissa, évanoui, entre les bras de notre sœur, qui était venue tout de suite me prêter assistance.



Pauvres enfants ! Ils étaient à bout de forces. Ils avaient au moins une douzaine de blessures par tout le corps et tombaient littéralement d'inanition. Il fallut les coucher. C'étaient les premiers que nous envoyait la Providence. Elle poursuivit et acheva son œuvre. Nous ne fîmes que les soigner.

Denise jeta un cri. Pâle, la poitrine violemment soulevée, elle saisit les mains de la vieille religieuse et les serra avec une ardente impatience :

— Et ces deux hommes, ma sœur, ces deux hommes... moururent-ils, ou bien?...

La malade se tourna vers la jeune fille. Elle lut en ses yeux une si poignante angoisse. Elle vit perler de si nombreuses gouttes de sueur au front du père, qu'elle se hâta de mettre un terme à leurs incertitudes.

— Ces deux hommes vécurent, mon enfant. Ils vivent encore. Prisonniers dix-huit mois des pirates et des sauvages habitants du Laos, ils s'étaient enfuis par miracle. L'un, celui qui avait porté son compagnon pendant les derniers kilomètres du parcours, est le quartier-maître gabier Yves Kériliou, l'autre le lieutenant de vaisseau Robert de Prébanec.

Denise avait deviné le nom. Elle ne l'entendit point.

Sa tête se pencha en arrière, et elle glissa entre les bras de son père, éperdu d'émotion.

— Chère enfant, prononça la mourante qui pleurait, c'est pour elle que Dieu a fait le miracle. Le malheur l'a laissée vivre, le bonheur ne la tuera pas.

Déjà Denise se ranimait. Elle jeta ce cri :

— Vivant, père ! Robert est vivant ! Oh ! Dieu est bon !

## V

Le retour de Marseille à Nice fut pour M<sup>lle</sup> Amart un étrange voyage.

La secousse avait été trop forte pour qu'elle pût s'en remettre sur-le-champ. L'esprit était ébranlé, le corps avait subi le contre-coup de l'esprit. Rentrée à l'hôtel où elle était descendue avec son père, elle s'était affaissée en une inquiétante somnolence.

Un médecin appelé à la hâte, après récit et explication des causes qui avaient provoqué cet état comateux, avait eu recours aux révulsifs et à la glace, afin de conjurer les suites de la congestion cérébrale. Deux heures plus tard il avait pu, par bonheur, rassurer entièrement M. Amart. L'accident ne devait point avoir de suites graves, et l'homme de l'art conseilla au père anxieux de ramener au plus tôt la jeune malade à Nice. Le mouvement, le

voyage même, puis la reprise de sa vie habituelle rendraient à Denise l'équilibre de ses fonctions.

Il prescrivit pourtant un repos absolu de deux jours à Marseille.

Ce ne fut guère que le quatrième jour après qu'elle avait appris le miracle, que la jeune fille put songer au retour.

Mais déjà le trouble mental avait pris fin, les brumes un instant amoncelées sur cette intelligence s'étaient dissipées. Le péril était conjuré, et la charmaute fille, devenue muette par le seul désir de mieux savourer la possession de son bonheur, réjouissait les yeux de son père par la caresse de son sourire.

Aussi, lorsqu'elle se retrouva dans le coupé qui la ramenait à Nice, n'eut-elle qu'à s'abandonner à la cadence et à la trépidation du train pour se plonger en une rêverie languissante, peuplée de chimères enivrantes,

*Il n'était point mort ! Il était vivant !*

Vivant !

Un instant, Denise avait subi cette atroce souffrance de douter de sa raison, de se croire désormais perdue en une folie dont les pressentiments éprouvés avant le départ, là-bas, dans le crépuscule du sanctuaire, lorsqu'elle avait arraché le crêpe voilant le prie-Dieu, n'étaient peut-être que les menaçants prodromes. Cette soudaine conception avait été sur le point de devenir une sinistre réalité, tant la peur de la folie avait conduit la pauvre enfant au voisinage extrême de la folie.

Mais, lentement il est vrai, elle avait recouvré le sens, la vision claire du monde qui l'entourait. Elle avait bien vu qu'elle n'était pas seule hantée par l'idée fixe. Quelques mots de conversation échangés avec son père lui avaient prouvé que M. Amart partageait son aberration, puisque, comme elle, il parlait de cette résurrection prodigieuse, insoupçonnée, imprévue, survenant après deux années de disparition.

Et alors, sûre de ne point être le jouet d'une hallucination, elle s'était livrée à son bonheur, laissant s'exhaler par toutes les fibres de son être le cantique d'actions de grâces qui vibrerait en elle et dont la poésie naissait spontanément sous le choc de chaque image.

Oh ! non ! Elle ne haïssait plus l'hiver ! Non, elle n'éprouvait plus le besoin de fuir Nice ! Le Carnaval pouvait revenir. Elle lui ferait fête.

Et tous les souvenirs du court et bienheureux passé se ranimaient en elle. Elle revivait toutes les phases de son existence antérieure au deuil, les péripéties de ce simulacre de bombardement par l'escadre, le débarquement, la prise et l'occupation de Nice, et, devant elle, sous ses yeux, à la tête de ses marins immobiles et l'arme au pied, ce beau



jeune homme qui l'avait regardée avec tant de respect et de tendresse unis.

Le deuil lui-même s'était enfui, les oiseaux sombres, les papillons noirs envolés. Voici qu'en considérant ses vêtements mornes, Denise éprouvait comme un frisson d'horreur. Mon Dieu! Est-ce que tout cela avait été? Est-ce que vraiment elle avait pleuré, souffert? Est-ce qu'il s'était écoulé près de trois ans englobant tout ce bonheur et tout ce désespoir?

Quand elle rentra dans la villa, son cœur débordait d'allégresse.

Elle courut aux lieux préférés; sa première visite fut pour l'oratoire, et là, tombée à genoux, son beau front dans la poussière du tapis, elle épancha longuement son cœur.

Oh! oui, tout avait existé, joies et douleurs! Et elle bénissait les secondes plus encore que les premières; elle en remerciait le Sauveur et la Vierge Mère douloureuse. Car c'était à ces douleurs qu'elle avait dû de se ressaisir, de se posséder, de prendre goût à la première, de comprendre l'immortalité de l'amour rassemblant deux âmes malgré la mort, les unissant pour toujours sous le regard de Dieu! Elle leur devait de goûter plus ineffablement à cette heure les jouissances du miracle réalisé!

Quand elle se releva, ses yeux rencontrèrent le prie-Dieu dépouillé de son crêpe, et elle en eut un plaisir d'enfant, souriant à l'objet inerte, le félicitant presque de son aspect moins triste, lui sachant gré d'avoir si facilement quitté son vêtement de deuil. Le pressentiment avait été exact, le rayon du couchant ne l'avait point trompée.

De la chapelle, Denise courut au jardin. Elle alla droit à la charmille sous laquelle elle avait encouragé, ou plutôt aidé, le premier aveu de Robert, cet aveu qui l'avait fait presque souffrir parce que le jeune homme n'y avait fait preuve que de fierté. Elle appuya ses paumes aux troncs nus des arbres, elle chercha à retrouver dans leurs rameaux sans feuilles les parfums de ce printemps lointain.

Puis, elle revint à la maison où l'attendait son père, plus calme, plus maître de lui.

Déjà, en quelques mots rapides, elle avait raconté l'in vraisemblable prodige, et, autour d'elle, sincère ou feinte, la joie se manifestait.

— Ah! s'écria-t-elle, dans le lyrisme de son bonheur, on peut laisser toutes les portes ouvertes. Il ne faut pas qu'il trouve une barrière devant lui lorsqu'il va revenir.

Sur-le-champ, elle se mit à donner des ordres, un peu à tort et à travers.

M. Amart la regardait faire et ne la gourmandait point. Cette folie rieuse valait mieux que l'autre, celle qui, pendant deux jours, l'avait menacée à Marseille.

Tout à coup, il intervint gaiement.

— Denise, demanda-t-il, est-ce que tu n'oublies pas quelque chose?

Elle ouvrit de grands yeux sans comprendre.

— Quelle chose?

— Voyons, réfléchis bien. Il me semble que tu négliges un point... capital.

Elle était à cent lieues de la question. Le bonheur rend égoïste, tout comme le malheur rend malveillant.

Alors, caressant les cheveux de sa fille, M. Amart ajouta :

— Ne te semble-t-il pas que Jean doit être prévenu et que sa place est entre nous pour ouvrir ses bras à son frère? Moi, je le juge ainsi.

— Oh! se récria Denise, toute rouge de honte, est-il possible que je n'y aie pas pensé!

— Heureusement, j'y ai pensé en ton lieu et place, et voilà près d'une heure que j'ai télégraphié moi-même au supérieur de la Seyne de nous envoyer l'enfant pour un motif d'urgence absolue. Au reste, je lui ai fait connaître ce motif par une lettre subséquente.

La jeune fille se jeta au cou de son père et l'embrassa à plusieurs reprises.

— Comme tu penses à tout, toi! dit-elle avec sincérité.

Maintenant qu'on était prévenu, on faisait la toilette de la maison avec une vivacité, un empressement fébriles.

A dire le vrai, la sœur Marie-Thérèse n'avait point parlé de la date du retour de Robert. A une question adressée par M. Amart à ce sujet, elle avait simplement répondu que le jeune homme avait dû quitter l'Indo-Chine un mois environ après son propre départ, car, atteinte d'une sorte de choléra, la vieille religieuse avait laissé à ses compagnes la garde et le soin des blessés. On les avait dirigés sur Hanoï et de là sur Saïgon, où ils devaient recevoir des soins plus complets. Elle affirmait que le séjour dans la capitale de la Cochinchine française ne pouvait se prolonger.

Or, il y avait plus de trois semaines que la sœur était rentrée en France. En y ajoutant un mois de plus, délai maximum du voyage, on pouvait être presque sûr que Robert et son compagnon devaient se trouver présentement à l'entrée du canal de Suez. C'étaient là les approximations les plus probables.

Une seule chose étonnait le père et la fille : l'absence de toute lettre de Robert.

Etait-il retombé malade? Quelque cause nouvelle de chagrin était-elle venue se surajouter à toutes celles que l'on avait eues déjà? Et les terreurs de reprendre, les alarmes de recommencer, les imaginations d'aller grand train.



Oh! si l'on avait à retomber dans le deuil, l'épreuve serait trop forte! Cette fois, la raison, la vie même de Denise n'y résisterait point.

Par bonheur, les incertitudes ne furent pas de longue durée.

Le huitième jour après le voyage de Marseille, une longue et large enveloppe, portant l'en-tête administratif de la colonie, parvint à la villa.

La suscription en était d'une écriture rompue, tremblée, presque débutante, telle qu'elle peut se former sous les doigts lassés et hésitants d'un malade. Elle était à l'adresse de M. Amart, mais ne contenait que quelques mots pour lui, un cri du cœur, un témoignage de sincère affection. Le reste, — deux pages péniblement remplies, — étaient pour Denise.

Robert y donnait cours à ses élans d'amour, mêlés de reconnaissance envers Dieu qui l'avait conservé et qui le ramenait vivant parmi ceux qu'il chérissait.

Tout entier à cette première ivresse, il ne parlait que des êtres aimés. Il oubliait même complètement de faire le récit de sa terrible odyssée. C'était une narration qu'il ferait dans la tête-à-tête charmant des conversations.

Denise dut interrompre plus de vingt fois sa lecture. Les pleurs interceptaient sa vue.

— Oh! dit-elle enfin à son père, il est une chose qui me le rendrait plus cher encore, si je pouvais l'aimer davantage!

— Laquelle? demanda M. Amart.

— Père, expliqua la jeune fille, pas un instant Robert n'a douté de moi, pas un instant il n'a cru que j'avais perdu son souvenir, qu'après trois années de séparation, j'aurais jugé mon deuil suffisant et songé peut-être à un autre avenir.

— C'est vrai, fit gravement le vieillard, et tu as raison, mon enfant, de savoir gré à ton fiancé de sa confiance. Elle prouve qu'il te connaît bien et qu'il est digne de toi.

La chère missive se terminait par quelques lignes pleines de tristesse.

« Denise, écrivait l'officier, on chante dans mon pays une romance populaire qu'on appelle : *Le Retour du marin*. Elle montre un matelot oublié, rentrant au pays plusieurs années après qu'on l'a cru mort. Et la chanson a ce refrain :

Le revenant de l'autre monde  
Eût mieux fait de ne pas venir.

« Je sais bien que ce n'est pas mon cas. Mais lorsque, parfois, je me considère, ruiné, délabré de santé, que je jette les yeux sur ma pauvre figure hâve et jaune, je me demande quelle tache je ne vais pas faire à l'éclat de votre beauté et si j'ai bien le droit de me croire en-

core aux beaux jours d'il y a trois ans. Et comme la bonne sœur Marie-Thérèse qui m'a sauvé, qui doit vous annoncer la première ma résurrection et qui s'est portée garant de votre cœur, le mien me crie de toutes ses forces : « Va, va avec confiance, pauvre blessé, qui aimes un ange! »

Les larmes de la jeune fille tombaient, goutte à goutte, sur le fragile papier de riz. Quand elle eut fini de lire, elle l'approcha de ses lèvres.

— Voyons! intervint M. Amart, ce n'est pas tout ça. Calculons les dates.

— C'est vrai, fit Denise allègrement, calculons.

— Eh bien! dans les quatre lignes que l'on consacre indulgemment au vieux père, alors qu'on en donne une centaine à la fille, on veut bien m'apprendre que l'on partira huit jours après ce courrier.

— Il n'arrivera donc que dans huit jours, soupira Denise.

— Comptons bien, reprit encore le vieillard, car, actuellement, nous comptons sur les délais réguliers. Or, le paquebot des Messageries qui a apporté la présente épître est venu non sans quelque soupçon d'épidémie à bord, et les journaux nous ont appris qu'il a subi une quarantaine de six jours au Frioul. Ajoute vingt-quatre heures pour l'expédition du courrier, cela ferait sept. Mais retranches-en quatre pour ce motif que le paquet est moins suspect que les hommes et qu'il lui suffit de trois jours pour la surveillance et la désinfection...

— Reste à cinq, conclut Denise. Dans cinq jours Robert sera à Marseille.

— Au surplus, continua M. Amart, en déployant le *Sémaphore de Marseille*, nous allons être promptement renseignés.

Son œil, exercé à la lecture, courut tout de suite aux colonnes des ports. Il lut à haute voix :

— Brindisi. — Le paquebot des Messageries maritimes *Iraouaddy* est signalé, venant d'Alexandrie, où il a dû faire escale. Il ramène à son bord des fonctionnaires et des officiers malades ou blessés. Dans la liste de ces derniers, nous relevons le nom du lieutenant de vaisseau de Prébanec, porté comme disparu, il y a trois ans, et tenu pour mort depuis.

— Allons! conclut-il avec entrain, nous voilà définitivement renseignés. Dans deux jours, nous partons. Nous prenons Jean au passage. Nous nous installons confortablement à l'hôtel, et, dès qu'on nous aura fait livraison du malade, nous réintégrons la villa. A ce propos, Denise, n'estimes-tu pas, comme moi, que nous avons quelque chose de plus à faire?

La jeune fille était de si belle humeur qu'elle risqua un jeu de mots.



— Cher père, votre fille pourrait-elle ne pas estimer ce que vous estimez ?

M. Amart battit des mains, très fort en gaité.

— Bravo ! bravo ! Du moment que tu en es là, c'est que tu seras à point pour ragaillardir notre pauvre voyageur. Mais je t'expose mon idée. J'ai grande envie de faire un sérieux cadeau à ce brave garçon qui nous a ramené Robert sur ses épaules.

— Yves Kériliou ! Oh ! oui, papa, tu as raison. Je souscris des deux mains à ton idée et je demande même qu'il vienne passer quelques jours à la villa.

— Très bien ! Chose convenue ! termina l'ancien Receveur Général.

Cinq jours plus tard, l'*Iraouaddy* entraînait majestueusement, sous petite pression, dans le port de la Joliette. L'inspection médicale à bord n'avait donné que des résultats satisfaisants. Pas un mort, pas une maladie grave, pas un cas douteux n'avait marqué le superbe trajet en vingt-huit jours du steamer.

Aussi comme il était beau à son entrée, et comme la populace marseillaise avait raison de dire, avec son accent sans second :

— Té ! vois donc s'il est fier, le zoli bateau, et s'il secoue bien sa fumée pour montrer que les poumons ils sont toujours solides !

En fait, le navire avait une allure superbe qui justifiait ce propos.

On eût juré qu'il avait conscience de sa course glorieuse.

Il ne marchait pas, il paraissait glisser sur l'eau, qu'il coupait régulièrement de son étrave droite, soulevant à peine sur ses flancs et dans son sillage ce clapotis caressant que les belles eaux amoureuses attachent comme des baisers aux joues des favoris de la mer.

La Méditerranée était en fête, ayant revêtu ses plus claires couleurs, prises, il est vrai, au vestiaire d'un firmament prodigue d'azur. Et nul, à contempler cette mer souriante, ce ciel sans nuages, ce radieux soleil, n'aurait pu supposer qu'on était au fort de l'hiver, de cet hiver maussade qui, quelques degrés plus haut dans le Nord, mettait des glaçons dans le lit de la Loire et de la Seine.

Au moment où le magnifique paquebot perçant la ligne épaisse et l'entassement des navires de moindre tonnage, vint ranger le quai de débarquement, une longue clameur s'éleva du sein de la foule, toujours mobile, toujours enthousiaste. Car, dans la foule, ce sont les naïvetés, les puérilités de l'enfance qui caractérisent les élans et les émotions.

En arrière de la masse tumultueuse, un groupe se tenait immobile. En proie aux sentiments les plus divers, M. Amart, Denise et

Jean de Prébanec attendaient avec une impatience mêlée de crainte. Denise, très pâle, les yeux secs, défaillait à chaque instant. Jean l'avait soutenue à plusieurs reprises. Finalement, il l'avait fait asseoir sur l'une des bornes du quai.

M. Amart était aussi ému que sa fille. Mais, sur ses traits où les années avaient laissé leur empreinte austère, il était moins aisé de lire l'agitation.

Quant à Jean, le plus jeune, et, moralement, le moins fort, il pleurait.

Tous trois, en cet instant, se posaient la même question poignante.

Comment allaient-ils le revoir, ce fils, ce frère, ce fiancé que, trois ans plus tôt, ils avaient quitté plein de vie et de santé ? La lettre du jeune homme ne leur faisait que trop bien deviner le spectacle qui les attendait sans doute : celui d'un homme jeune, toujours beau, mais épuisé par la maladie, par le sang versé, par la rigueur du climat, par les privations de toute nature, par les chagrins subis.

Le débarquement s'opérait par une double passerelle.

Par l'une se faisait le déchargement des bagages, que débardeurs et portefaix enlevaient avec une étonnante prestesse et portaient aux voitures rangées sur la chaussée au delà du hall.

Par l'autre, s'écoulait la descente des voyageurs.

Et c'était sur celle-là que s'étaient fixés les yeux de Denise, de son père et de Jean.

Maintenant, comme respectueuse, la cohue des indifférents et des curieux se taisait presque. On n'entendait plus que des cris de joie, les questions impatientes, jusqu'au bruit des pleurs confondus, des baisers donnés et rendus à satiété, des exclamations redoublées.

— Mon fils ! mon enfant ! — Oh ! maman, maman ! — Et à cela des noms propres se mêlaient, des prénoms jetés à haute voix ou soupirés dans l'effusion d'une étreinte.

Tout à coup, une rumeur s'éleva autour du groupe, un mouvement se produisit.

Une voix, une voix mâle, venait de dire avec un accent d'infinie tendresse :

— Denise !

Elle se retourna. Un éblouissement la saisit. Ses yeux ne virent plus, ses lèvres commencèrent une syllabe. Elle bégaya : « Rob... » Et ce fut tout ; elle venait de glisser inerte dans les bras et sur le cœur de celui que Dieu avait fait revivre pour elle.

## VI

M. Amart avait agi sagement en retenant à l'hôtel un appartement pour plusieurs jours.



Quand les premières effusions furent passées, on demanda à Robert son histoire. Il la narra dans sa terrifiante simplicité, et bien des larmes coulèrent encore des yeux qui le considéraient.

Le bruit qui avait couru de sa mort et de celle de ses compagnons était faux. Il était dû à une vengeance particulière des pirates faits prisonniers et qui, à tort ou à raison, s'étaient crus livrés par le chef de toutes les bandes éparses sur les frontières du Tonkin. Ce mensonge avait porté ses fruits, puisqu'il avait empêché les autorités françaises de poursuivre leurs recherches et le chef des bandits d'entamer les négociations qu'il voulait ouvrir au sujet du rachat des captifs.

Celui-ci, furieux, avait quelque temps balancé en re l'ordre du supplice et le profit différé pour une autre date. Il avait donc entraîné ses captifs dans l'intérieur. Là une rivalité, aboutissant à une lutte sanglante, lui avait enlevé le pouvoir et la vie, et les prisonniers étaient passés alors aux mains de nouveaux despotes.

Heureusement, ceux-ci appartenaient à la catégorie des pillards nomades qui professent un respect relatif de la vie humaine. Ils avaient ménagé leurs victimes jusqu'au jour où l'ordre d'un mandarin, rendu presque indépendant par l'éloignement de sa préfecture, les leur avait arrachées pour les rendre à la liberté.

C'était alors que, des frontières de l'empire Birman, dont ils ne se croyaient point aussi proches, les trois compagnons avaient entrepris de regagner les possessions françaises. Sans argent, sans vivres, sans armes, presque sans vêtements, ils avaient parcouru cette effroyable route de quinze cents kilomètres, ne marchant que la nuit, ne couchant jamais sous un toit, vivant de maraude nécessaire lorsque la charité de quelque habitant ne leur venait point en aide.

L'un d'eux, un Bayonnais, que rien ne rebutait et qui avait toujours le mot pour rire, n'avait pas eu la chance pour lui. Dans la zone montagneuse, où prennent leurs sources les petits cours d'eau du littoral, il avait été mortellement blessé dans un combat épique soutenu par les trois fugitifs, armés de bâtons, contre un tigre. On n'avait pu l'emporter, et le pauvre garçon était mort dans la hâte d'un Annamite, dans une petite bourgade chrétienne dont le « Père » avait subi, trois mois plutôt, avec quarante de ses ouailles, le martyr de la décollation ou du pal.

Robert de Prébanec et Yves Kériliou avaient repris leur course désespérée. Couverts de blessures mal fermées, épuisés par la chaleur et la maladie, ils avaient failli ne point achever la dernière étape. Le reste, Denise et son père

le savaient de la bouche même de la sœur...

Tel était ce récit palpitant, vécu. Il fit participer les auditeurs aux souffrances physiques et morales des héros.

— Et maintenant, dit Robert en terminant, il me semble que j'ai traversé un cauchemar abominable. Ou plutôt, si j'osais me servir d'une métaphore, je prendrais au pied de la lettre ce mot « ressuscité »; je dirais que je suis mort au passé et que la permission d'En Haut m'a conduit au seuil du Paradis. Chère Denise, n'êtes-vous pas, en effet, le bon ange de ma destinée? Jadis, dans un sentiment d'orgueil coupable sans doute, je prétendais vous « conquérir ». Vous voyez quel prix il m'a fallu payer mon bonheur actuel?

— J'espère bien, répondit la jeune fille en souriant, que vous n'allez pas, maintenant, songer de sitôt à abandonner votre « conquête »?

— Non, répondit l'officier d'une voix profonde, non certes! Et d'ailleurs, acheva-t-il en se désignant lui-même, j'en aurais la folie que je ne le pourrais plus.

Il faisait allusion, avec un soupir, à l'état de fatigue et de délabrement auquel il était présentement réduit.

La jeune fille lui serra affectueusement la main.

— Oh! mon ami, le bonheur vous rendra tout ce que vous avez perdu. Et puis, ne faut-il pas que je vous connaisse ainsi pour admirer plus complètement mon héros?

On se disposait à regagner Nice, lorsque Yves Kériliou, qui avait fort gaiement accepté l'invitation de passer quelques jours à la villa, se présenta tout d'un coup, le visage bouleversé, la douleur peinte sur les traits.

Et comme Robert, frappé de cet aspect, le pressait de questions.

— Il y a, capitaine, répondit le vaillant Breton, que je viens de faire une pointe du côté de la retraite des religieuses. Dame! Je voulais revoir la bonne sœur. Je l'aime, parbleu! Mais c'est comme si je ne l'avais pas vue, attendu qu'elle ne m'a pas reconnu. Et je crois que, si vous voulez la trouver encore vivante, vous n'avez qu'à courir tout de suite jusque-là.

Denise félicita chaleureusement le brave garçon.

— Vous avez raison, Kériliou. Nous allons nous y rendre tout de suite. Je ne me pardonnerais pas d'avoir quitté Marseille sans recevoir la dernière bénédiction de cette sainte.

Hélas! Quelque empressement qu'on y pût mettre, on y arriva trop tard.

La malade était entrée en agonie. On se heurta au règlement sévère qui interdisait les approches du monde extérieur à l'heure suprême de la mort.



Mais les amis de la religieuse purent se rendre dans la chapelle, où, haletants d'angoisse, ils attendirent, au milieu des prières, qu'on vint leur annoncer la catastrophe.

Catastrophe! C'est là un mot profanateur! Pour les créatures d'élite, la mort n'est que le couronnement de la vie. La sainte femme que pleuraient les survivants, s'en allait de la terre en une véritable apothéose. Elle prenait possession de son héritage et entraînait dans l'éternelle félicité, dans la gloire sans tache.

Une faveur spéciale permit aux cinq personnages du drame dont elle avait été le dernier et le plus noble rôle, d'assister aux funérailles.

La tombe des sœurs de charité est un lieu de réunion, une nécropole de famille. Une vaste dalle la recouvre et, sous la croix de pierre, on ne lit que cette inscription collective, effaçant les noms comme la vie de l'héroïsme commun a effacé les individualités :

*Les Filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul.*

Il n'était pas permis à Denise et à Robert de déposer sur ce granit une distinction quelconque, un souvenir de leur affection. Ils n'y laissèrent tomber que leurs prières et leurs larmes.

Mais cinq mois plus tard, un jeune couple,

dans le rayonnement de la première ivresse, pénétra dans la petite chapelle de la retraite.

— Ma sœur, dit Denise, rien n'est trop beau pour Dieu, n'est-ce pas? Je vous prie donc de substituer à votre crucifix un peu... primitif, celui-ci qui est en ivoire et aux pieds duquel on a beaucoup pleuré.

— Et moi, dit Robert, en détachant de sa poitrine la croix de la Légion d'honneur, qui y brillait depuis la veille, je rends à Dieu ce que je tiens de lui. Il donne à l'homme la vie, l'amour, le bonheur. Il est bien juste que l'homme lui rapporte toute la gloire.

Juin rayonnait au ciel. En sortant de l'asile, Robert alla acheter l'*Officiel*, qui contenait la liste des candidats admis à subir les épreuves de l'Ecole navale. Le nom de Jean de Prébanec s'y lisait au premier rang.

Denise lui avait raconté toute l'histoire des troubles de cette jeune volonté.

— Ah! murmura le lieutenant de vaisseau en portant à ses lèvres la main de sa femme, c'est à toi, chère compagne de ma vie, chère protectrice de mon bonheur, que je dois aujourd'hui la réalisation de ma dernière pensée.

PIERRE MAEL.

FIN

## LES ROSES DE NOEL

*Un jour, l'Enfant Jésus venait de la fontaine,  
Soutenant à deux mains une amphore bien pleine  
Qu'il portait au logis pour le repas du soir;  
Et, malgré son fardeau, Jésus cherchait à voir  
S'il ne trouverait pas pervenche ou primevère  
Pour offrir en entrant à la Vierge sa Mère;  
Car Jésus était pauvre, il ne pouvait donner  
Qu'un sourire et les fleurs qu'il avait pu glaner.  
L'hiver était très rude... Un lourd manteau de neige  
Avait couvert les champs, prenant les fleurs au piège;  
L'Enfant cherchait toujours, espérant, bien en vain,  
Que des boutons tardifs tomberaient sous sa main.  
Mais non : rien aux buissons, pas le moindre feuillage,  
La terre, de la mort, offrait la triste image.  
Alors, tout affligé, Jésus versa des pleurs...  
O prodige! O miracle! Une touffe de fleurs  
Fraîche, d'un blanc rosé, perça soudain la glace,  
Marquant à tout jamais de ses larmes la place :  
Et Jésus, s'inclinant, les cueillit radieux,  
Puis il joignit les mains et regarda les cieux.*

*Enfants, n'oubliez pas cette courte légende :  
Et si quelque incrédule un beau jour vous demande  
Les fleurs que pour Jésus fit pousser l'Eternel,  
Répondez en montrant « les Roses de Noël ».*

Mathilde AIGUEPERSE.



# TANTE ÈVE

(SUITE ET FIN)



ELUI-CI n'y comprenait rien. Au commencement, le jeune enseigne avait paru enchanté de faire sa connaissance, et il recherchait sans cesse sa société; d'où lui venait donc maintenant cette humeur farouche? Et pourquoi lui jetait-il, à tout propos, des regards de tyran de mélodrame?

Marcel se posait ces questions, sans y trouver de réponse, en errant sur la petite grève qu'on appelle le passage de Plougastel, un jour de partie de campagne. Il y avait eu un joyeux déjeuner à l'ombre des grandes roches grises qui rendent le village si étrangement pittoresque, vu du rivage de Camfrout. On avait passé l'eau dans le bac, premier plaisir; puis il avait fallu choisir une place, s'installer, déballer les provisions, et la jeunesse était déjà très animée lorsqu'on s'était assis pour déjeuner. Marcel se trouvait entre Eve et Gabrielle; et Georges, envoyé au village pour chercher de l'eau, avait mis de l'autre côté de Gabrielle sa casquette d'uniforme pour retenir sa place. Le docteur, sans y entendre malice, trouva la place bonne aussi pour lui; il poussa la casquette un peu plus loin et se mit près de sa fille. Quand Georges revint, chargé d'une grande cruche de belle eau claire, son désappointement fut grand. Il se plaça où il put; et, n'osant pas s'en prendre à M. Demaule, il se rabattit sur Marcel Haublay, et se répandit en attaques amères contre l'Ecole polytechnique et surtout contre les ingénieurs. Marcel lui répondit sur le ton de la plaisanterie; puis, voyant que la discussion ne pouvait manquer de tourner à l'aigre, il s'y déroba adroitement et descendit à la plage par le sentier sinueux qui serpente entre les rochers.

Il allait et venait au bord de l'eau, regardant tantôt vers le Goulet, tantôt vers la rivière de Landerneau, et cherchant à se calmer l'esprit avant de retourner dans la société de ses semblables, lorsqu'une main se posa sur son épaule et une voix connue l'appela:

— Hé! Haublay, déserteur, que fais-tu ici tout seul? On a besoin de toi; ces demoiselles veulent organiser une partie de *veuf*.

— Laisse-moi un peu tranquille, Derbois; je n'ai pas envie de jouer pour le moment.

— Ah! ce petit enseigne? Je comprends qu'il t'ait agacé. Je l'ai connu gentil garçon, pourtant, quand il était aspirant...

— Eh! même quand il est arrivé, il y a un mois à peine. Je ne sais pas ce qui lui a pris depuis une quinzaine de jours: un vrai chien hargneux. J'évite tant que je peux les discussions avec lui; je n'ai pas envie de me faire une querelle avec un enfant. Mais on dirait que c'est à moi qu'il en veut. Aujourd'hui je suis parti, la patience m'échappait. Je ne lui ai pourtant rien fait, à ce gamin!

— Rien, rien... En es-tu bien sûr? Tu ne vois donc pas qu'il est fou de M<sup>lle</sup> Demaule?

— Si, je le vois très bien, et il est même assez ridicule dans ce rôle-là. Mais que veux-tu que cela me fasse? C'est l'affaire de M<sup>me</sup> Demaule d'une part et de M<sup>me</sup> Piédanno de l'autre.

— Allons, allons, Marcel, tu as tort d'être si discret avec moi; je suis ton cousin, d'abord, et puis tu sais bien que je ne suis pas bavard. Il n'y a que moi à Brest qui ne parle pas de ton mariage avec la belle Gabrielle...

Marcel Haublay bondit comme s'il eût été touché par une torpille.

— Mon mariage! Avec qui, as-tu dit?

— Avec M<sup>lle</sup> Gabrielle Demaule; est-ce que ce n'est pas vrai?

— Voilà une invention! Qui est-ce qui a imaginé ce conte bleu?

— Ma foi! je ne sais pas qui l'a imaginé, mais je sais bien que tout Brest y croit comme à l'Evangile. Mais voyons, pourquoi n'en veux-tu pas? Elle est jolie comme un cœur, cette jeune fille, elle aura une jolie dot, la famille est tout ce que tu peux désirer; et elle ne demande qu'à s'appeler M<sup>me</sup> Haublay, c'est visible.

— J'en serais bien fâché!... Pourquoi je n'en veux pas?... On ne me l'a pas offerte, d'abord... Et puis, je peux être appelé à bâtir n'importe quoi dans quelque bourgade séparée du monde civilisé; crois-tu qu'elle s'y trouverait bien? Elle s'apercevrait qu'elle s'est trompée en croyant que ma société peut lui suffire... Et tu dis qu'on en parle?

— Personne n'en doute, mon cher ami; et il me semble que la famille elle-même...

— Il ne manquait plus que cela! s'écria Marcel en laissant tomber ses bras à ses côtés, d'un air consterné.



— Eh bien, tu m'étonnes beaucoup, reprit le commandant; mais je vois qu'on se trompe... Comment vas-tu te tirer d'affaire?

— Qui sait? Peut-être en me faisant envoyer dans quelque trou... Va-t'en rejoindre nos amis et dis que tu ne m'as pas trouvé; je reviendrai tout à l'heure et j'inventerai une histoire quelconque.

— A ta place, moi, j'enverrais tout simplement mon cousin Derbois demander au docteur Demaule la main de sa fille... Mais chacun est bien libre de suivre son idée...

Le commandant Derbois tourna les talons, et Marcel Haublay continua sa promenade solitaire; il se décida enfin à remonter le sentier.

Pendant qu'il rêvait sur la plage, la joyeuse société avait fini de déjeuner, et la jeunesse s'était livrée à divers jeux. Georges Plédanno, une fois débarrassé de la présence de Marcel, avait retrouvé tout son entrain; il menait les jeux, chantait des rondes bretonnes et conduisait des farandoles avec une gaieté communicative. Il ne quittait pas Gabrielle, qui se montrait presque aussi animée que lui; et Eve les regardait du milieu du groupe des enfants, qu'elle avait pris sous sa direction. A mesure qu'elle les regardait, ses yeux se voilaient de mélancolie, et elle cherchait avec un air d'inquiétude si Marcel ne revenait pas.

Elle profita d'un repos pour se glisser à côté de Gabrielle et l'emmener un peu à l'écart.

Gabrielle se laissa faire.

— Laisse-moi te dire un petit mot, lui dit Eve. M. Haublay avait l'air contrarié tout à l'heure, et voilà un bon moment qu'il est parti... Tu as tort d'accueillir M. Plédanno comme tu le fais... si tu aimes l'autre...

Eve parlait d'une voix oppressée, ses mots avaient de la peine à sortir. Gabrielle l'interrompit vivement.

— Si je l'aime? Est-ce que je sais, moi! C'est à lui de parler, je pense! De tous les côtés on vient me dire: Vous vous mariez avec M. Haublay. Je veux bien, moi! mais je ne sais seulement pas s'il m'a demandée définitivement, depuis le jour où M<sup>me</sup> Kergoz nous a envoyées en haut chercher de la frange... Elle a dû en parler à maman ce jour-là, puisque les compliments ont commencé dans l'après-midi, te rappelles-tu? Mais enfin, maman ne m'en a rien dit directement; seulement elle me fait soigner ma toilette et ma coiffure quand nous devons le rencontrer. C'est peut-être pour qu'il achève de se décider; mais je trouve qu'il pourrait bien se décider de lui-même. Georges Plédanno le vaut bien, après tout!

— Tu ne le penses pas, Gabrielle... Je t'en prie, ne continue pas ce jeu. Si tu dois épouser M. Haublay... une femme doit res-

pecter son mari, et elle doit tenir aussi à lui inspirer de l'estime et du respect. Ce sont des sentiments qu'un homme de cœur ne peut guère avoir pour une coquette. Prends garde, ma chérie... Ce que je te dis là, c'est pour ton bonheur et pour le sien...

Gabrielle regarda sa tante et se sentit émue, sans savoir pourquoi, par la tendresse triste de ses doux yeux.

— Tante Eve, lui dit-elle en la serrant dans ses bras, tu es un ange; tu as toujours raison, ma chère vieille Eve, et je ne manquerais pas de t'obéir, si j'étais pareille à toi. Mais il me semble que je suis si jeune! si jeune! j'ai encore envie de m'amuser, vois-tu... Non, ne prends pas un air sévère; je serai bien sage, je te le promets... je tâcherai. »

Elle mit deux baisers bruyants sur les joues d'Eve, et courut retrouver la jeunesse, qui sortait de son repos pour entreprendre un nouveau jeu.

Eve ne la suivit point. Elle n'était pas contente; elle se mettait à la place de Marcel, et souffrait à la pensée qu'il devait souffrir. Elle se dirigea vers le village, traversa le cimetière verdoyant, où se dresse un si curieux calvaire, et entra dans la petite église aux murs blanchis, si claire et si calme. L'église était vide. Eve vint s'agenouiller sur un banc et chercha à apaiser le tumulte de ses pensées. A travers les petits vitraux aux châssis de plomb, elle voyait le jeune feuillage des peupliers se balancer doucement au vent, et les oiseaux traverser l'espace, une paille ou un flocon de laine au bec. Pas un nuage au ciel, d'un azur chaud et lumineux; la mer ne faisait entendre qu'un murmure lointain, qui se confondait avec le bruissement des insectes dans l'herbe. « La vie, la paix, la joie! se dit la pauvre Eve; elles sont partout! et moi je suis si agitée, si triste! je ne sais plus que faire de ma vie... J'avais cru avoir quelque influence sur cette tête d'enfant, folle orgueilleuse que j'étais! Mon Dieu, mon Dieu! vous êtes seul puissant, vous seul pouvez diriger les cœurs comme il vous plaît; donnez-lui, je vous en supplie, un cœur capable de le rendre heureux! »

Pendant qu'elle priait ainsi, Marcel remontait à regret le sentier rocailleux. Il n'était pas pressé d'arriver, n'ayant point encore trouvé la solution de son problème.

— Envoyer Derbois en ambassade chez M. Demaule, marmottait-il à part lui, c'était bien mon idée... quand j'aurais été sûr de plaire... et je n'en suis pas sûr du tout... Depuis quelque temps, j'en suis même moins sûr que jamais... A présent, il n'y a plus moyen... Ce pauvre petit enseigne... c'est malgré moi que je fais son malheur... Allons, me voilà arrivé en haut; deux cents pas à droite, et je



vais retomber dans la bande joyeuse... J'ai bien envie de tourner d'un autre côté..

Et, comme conclusion à son monologue, Marcel Haublay s'arrêta, regarda à droite, à gauche, en avant, et, apercevant entre les maisons le clocher de l'église, il se sentit pris d'une envie irrésistible d'examiner le calvaire de près. Débarrassé de ses hésitations, il marcha à grands pas et arriva bientôt au cimetière, où il se mit à regarder consciencieusement en détail ce peuple de statues de pierre grise groupées sur les marches du calvaire, sur le piédestal, sur les bras de la croix. Mais il avait beau les regarder, il eût été bien en peine d'en donner une description fidèle.

— Ma foi ! se dit-il enfin, ce que j'ai de mieux à faire, c'est de commencer par demander mon changement. On cherche quelqu'un pour creuser le port de Pontusval ; je vais m'offrir et je suis certain d'être accepté. D'un côté, je suis sûr que cela n'aura pas d'inconvénients ; de l'autre, cela tranchera la question tout de suite !

Il se leva des marches du calvaire où il s'était assis pour méditer ; il fit deux pas... et se trouva face à face avec Eve, qui sortait de l'église.

Elle rougit et allait passer outre après avoir répondu à son salut. Mais il lui barra le chemin ; l'occasion se présentait tellement à propos, qu'il venait subitement de se décider à lui parler.

— Pardon, Mademoiselle... je sais que c'est contraire aux usages, ce que je fais là ; mais, en vérité, je ne puis pas agir autrement... Voudriez-vous être assez bonne pour m'accorder une petite audience ? ici, ou dans l'église, si vous aimez mieux...

— Je vous écoute, monsieur, répondit Eve, croyant qu'il allait lui parler de Gabrielle. Et comme elle se sentait toute tremblante, elle s'assit à l'angle du piédestal. Marcel resta debout devant elle, tête nue, appuyé contre un apôtre de pierre.

— Mademoiselle, reprit-il, ce que je veux vous dire, je le pense depuis longtemps, mais je sais que ces choses-là se traitent ordinairement par intermédiaires, et je craignais qu'un autre ne plaidât pas ma cause avec autant de conviction que moi... aussi je tardais, cherchant à deviner d'avance si je pouvais espérer une réponse favorable. Vous êtes orpheline, vous ne dépendez que de vous-même, je peux donc bien m'adresser à vous... Mademoiselle Crozier, je vous aime et je vous admire, je vous estime et je vous respecte : voulez-vous devenir ma femme ?

Si Eve était restée debout, elle fût certainement tombée. Elle ne put s'empêcher de porter les mains à son cœur, et elle ferma les

yeux comme si une lumière trop vive l'eût éblouie ; il lui semblait que tout tournait autour d'elle. Cela ne dura que quelques secondes ; elle se ressaisit bien vite et s'écria : « Moi ! moi ! ce n'est pas possible ! C'est Gabrielle ! »

— Comment, vous aussi, vous êtes au courant de ce bruit ridicule ? et vous y avez cru ?

— J'y ai cru... tout le monde y a cru... Vous veniez si souvent chez ma sœur... Dans le monde, partout, vous étiez dans notre coin...

— Parce que vous y étiez. Cela vous étonne ?

— Sûrement ! et vous voyez bien que c'est une idée qui n'est venue... qui ne pouvait venir à personne.

— Vous croyez ? Est-il vraiment possible que vous ne vous doutiez pas de ce que vous valez ?

— Si vraiment, je m'en doute fort bien ; je n'ai ni grandes qualités ni grands défauts, au moral comme au physique ; je suis médiocre en tout, et j'obtiens généralement un succès d'estime, dont je me contente. Au lieu que Gabrielle ! si jolie, tant d'esprit, et un cœur ! Il ne faut pas la juger sur les apparences ; elle est si jeune, monsieur ! pensez donc, dix-huit ans ! elle joue encore parfois avec Nelly, comme une vraie enfant. Mais elle a le cœur plus sérieux que l'esprit ; bien dirigée par quelqu'un qu'elle aimera, elle deviendra, avec le temps, une femme accomplie. Revenez à elle, monsieur, je vous en prie. Je vois bien ce que c'est : vous avez été mécontent d'un peu de coquetterie, qui était peut-être une tentative pour vous plaire, et vous cherchez à vous détacher d'elle... Vous auriez tort, je vous assure. Laissez-moi vous réconcilier, et, un jour, vous remercirez tante Eve... »

Tante Eve ! Elle se mettait à l'abri derrière ce titre qui lui donnait des airs de matrone. Marcel, qui l'avait écoutée les yeux baissés, attristé par son refus et troublé par l'accent de sa voix qui semblait contredire ses paroles, osa enfin la regarder en face ; elle avait la physionomie à la fois triomphante et douloureuse d'une sainte de la *Légende dorée*. Oui, elle repoussait bien nettement sa demande, et pourtant il ne perdait pas courage.

— Permettez-moi d'insister, mademoiselle : il s'agit du bonheur de ma vie, je ne peux pas y renoncer si vite. Laissez-moi vous dire qu'il ne peut y avoir réconciliation que quand il y a eu brouille, et qu'on ne peut se brouiller qu'à la suite d'une intimité qui n'a jamais existé entre votre nièce et moi. Elle me considère peut-être comme un valseur passable et un causeur qui sait apprécier la vivacité de son esprit ; elle est pour moi une charmante enfant qui ne dépare point son aimable famille ; mais passer notre vie ensemble tous les deux !



mademoiselle Eve, vous n'avez su nous juger ni l'un ni l'autre... Et maintenant que vous savez... croyez-vous, dites-moi, qu'une affection sérieuse et raisonnée qui s'est attachée à vous puisse se transporter à volonté sur une personne qui vous ressemble si peu? Si vous le croyiez, vous feriez vraiment trop peu de cas de moi, et de vous-même!

Eve tremblante se taisait. Elle sentait qu'il disait vrai; mais elle croyait que Gabrielle l'aimait, lui, et elle n'était pas convaincue, en dépit de ses protestations, qu'il ne finirait pas par aimer Gabrielle. Et puis sa sœur, son beau-frère... elle était sûre qu'ils désiraient marier leur fille à M. Haublay... La pauvre Eve implorait du ciel une diversion qui vînt la dispenser de répondre.

Cette diversion arriva sous la forme de Nelly, dont la voix claire se fit entendre dans le chemin.

— Tante Eve! tante Eve! es-tu par là? On part pour aller à un endroit d'où il paraît qu'on voit... Ah! je ne sais plus combien de lieues de terre et de mer... Ah! te voilà! Viens vite, on t'attend!

Et Nelly, passant la barrière qui ferme l'entrée du cimetière, accourut, rouge, haletante et ébouriffée.

Elle prit la main d'Eve et l'entraîna. Marcel les suivit, et profita du moment où Nelly repassait la barrière pour dire tout bas à la jeune fille : « Je vous en supplie, un mot! — Non! je ne peux pas... ne m'en parlez plus, de grâce! » balbutia la pauvre fille. Elle rejoignit vivement Nelly, et Marcel ne retrouva plus l'occasion d'un tête-à-tête.

## V

Il se passa une semaine pendant laquelle Eve s'applaudit de son sacrifice. Tout semblait marcher vers le but qu'elle s'était proposé : rendre Marcel et Gabrielle heureux l'un par l'autre. Gabrielle avait sans doute réfléchi aux paroles de sa tante, car pendant les dernières heures de la partie de campagne, elle avait évité Georges et trouvé moyen de se rapprocher de M. Haublay, lui parlant à l'occasion avec une nuance de respect qui ne rappelait en rien ses manières habituelles. Depuis, il n'y avait pas eu de soirées dansantes; mais le jeune homme venait tous les soirs chez M<sup>me</sup> Demaule, et il n'y avait rien de changé dans ses façons habituelles. Sans doute, pensait Eve, il avait réfléchi, il lui donnait raison, il se rapprochait de Gabrielle, et Gabrielle devenait plus sérieuse; bientôt ils s'entendraient tout à fait... A cette idée, Eve ne pouvait s'empêcher d'avoir le cœur serré;

mais elle se remettait bientôt en se disant : « Au moins, je n'aurai pas payé par de l'ingratitude les bontés de ma sœur et de son mari... »

Une seule chose la troublait, c'étaient les regards que M. Haublay attachait sur elle. Il n'essayait jamais de lui parler; mais pourquoi la regardait-il comme s'il eût voulu lire dans sa pensée?

Au bout de huit jours, Marcel Haublay disparut, sans qu'on sût où il était allé. Il prenait mal son temps, pensa Eve; à propos d'un mariage, il y eut une série de soirées où Georges Plédanno se montra fort assidu auprès de Gabrielle, et distança bientôt tous ses rivaux. Naturellement cela fit beaucoup jaser.

Eve s'inquiétait; elle essayait de faire un peu de morale à Gabrielle.

— Eh! répondait la folâtre fille, puisque M. Haublay n'y est pas, cela ne peut pas lui faire de tort que je danse avec M. Plédanno.

— Alors, c'est à M. Plédanno que tu fais du tort, en lui laissant croire qu'il te plaît.

— Mais il me plaît beaucoup, et je t'assure que c'est un très bon garçon. Et si gai! il a des idées à faire mourir de rire. On ne s'ennuie pas, avec lui! Nous nous entendons sur tout: c'est curieux! Ainsi, croirais-tu qu'il déteste les huitres et le melon? absolument comme moi!

Eve haussait les épaules et se promettait de saisir, pour chapitrer Gabrielle, un moment où elle la verrait sérieuse. Mais ces moments-là n'étaient pas faciles à trouver.

« Loin des yeux, loin du cœur, » dit un proverbe italien, qui ment quelquefois, heureusement! Mais il ne mentait pas ici; depuis que Gabrielle ne voyait plus Marcel Haublay, elle pensait de moins en moins à lui et prenait parfaitement son parti de son absence; elle dansait, riait, chantait des roulades qui jetaient Georges Plédanno en extase, et avait sans cesse recours à la complaisance d'Eve pour des arrangements de chiffons.

Elle se sentait lasse et triste, tante Eve, et elle avait de la peine à entretenir sa provision de courage; elle aurait voulu que Marcel revînt, qu'il se décidât à demander Gabrielle, et que tout fût fini; au moins elle serait délivrée de cette toute petite cruelle espérance qui revenait sans cesse frapper à la porte de son cœur; elle avait beau faire, elle ne pouvait pas réussir à la tuer.

Un soir, — il y avait deux semaines que personne n'avait vu Marcel Haublay, — une vingtaine de personnes étaient réunies chez le docteur Demaule pour la préparation d'une charade, lorsqu'on annonça le commandant Derbois. Georges Plédanno jeta un coup d'œil inquiet vers la porte par où il entra, craignant d'apercevoir son cousin derrière lui;



mais la porte se referma. Le commandant était seul. Georges respira.

— Eh bien, commandant, dit une dame, voudrez-vous enfin nous donner des nouvelles du fugitif ?

— Il revient, madame, il revient ; vous allez le voir tout à l'heure... Merci pour lui, mesdames, de ces marques de satisfaction, je ne manquerai pas de lui en faire part. Mais il ne restera pas longtemps à Brest ; il n'y revient que pour faire ses malles.

Le commandant s'amusa évidemment à préparer ses effets. Il y eut des : « Ah ! pour quoi ? Comment ? Où va-t-il ? » et autres exclamations analogues, poussées par des indifférents. Georges Plédanno marmotta dans sa moustache :

— Bon débarras !

M<sup>me</sup> Demaule se mordit les lèvres et ne dit rien ; Gabrielle sembla trop occupée des accessoires de la charade pour avoir entendu, et Nelly s'écria :

— J'en suis bien fâchée, moi ! je l'aimais beaucoup. C'est bien malheureux ; n'est-ce pas, tante Eve ?

Eve, le dos tourné, cherchait dans le casier à musique un morceau qui ne se trouvait pas ; quand elle l'en retira enfin, ses mains tremblaient comme la feuille.

— Est-ce une énigme que vous nous proposez, commandant ? demanda M. Demaule. Pourquoi M. Haublay quitte-t-il Brest, et où va-t-il ?

— Je vous répondrai catégoriquement, docteur. Mon cousin a été pris de la passion de la solitude et de l'ambition de faire de grandes choses ; il a demandé les travaux du port de Pontusval, auquel on veut donner de l'importance. Personne ne s'en souciait, quoiqu'ils doivent certainement être le point de départ d'un bel avenir ; il a obtenu facilement ce poste peu envié, et il va commencer tout de suite les études préparatoires.

— Mais il n'y a pas de ville tout près ! dit Gabrielle ; où demeurera-t-il ?

— Sur ses travaux mêmes, mademoiselle ; il s'y fera construire d'abord une baraque, et ensuite une maisonnette plus habitable. Il pourra même l'entourer d'un jardin si le cœur lui en dit ; le terrain ne manque pas.

— Et où trouvera-t-il à manger ? demanda Nelly, déjà inquiète.

— Soyez tranquille, il ne mourra pas de faim. Il y a des gens qui mangent à Pontusval même ; le gros bourg de Plouneour-Tres n'est pas bien loin ; et d'ailleurs, il pourra avoir certaines provisions chez lui.

— Mais il sera tout seul ! il s'ennuiera, à ne voir personne. Dans le village, il n'y a que des paysans, n'est-ce pas, monsieur ? Il n'aura rien

à leur dire, et eux n'auront rien à lui dire non plus !

— Aussi je disais, mademoiselle Nelly, que le goût de la solitude lui était venu, comme cela, subitement.

La petite fille secoua la tête.

— C'est égal, il sera malheureux. Encore, s'il avait une femme pour s'occuper de son ménage, de son linge, de toutes ses affaires, pour dîner avec lui, causer avec lui le soir, et le soigner s'il était malade... Mais tout seul !

— Ah ! voilà ! reprit le commandant en riant ; c'est qu'une femme ne voudrait pas y aller, elle aurait peur de s'ennuyer, voyez-vous.

— Pas moi ! dit vivement Nelly ; je ne m'ennuierais pas du tout avec lui.

— Je le lui dirai, mademoiselle Nelly ; et soyez sûre que si ses travaux ne sont pas finis quand vous serez grande, il reviendra à Brest tout exprès pour demander votre main.

Un éclat de rire général accueillit la réponse du commandant. Nelly n'aimait pas qu'on se moquât d'elle ; elle rougit de dépit et se réfugia près d'Eve.

Mais Gabrielle n'avait pas encore donné son avis, et elle tenait à le donner, de façon que personne ne l'ignorât. Si on croyait qu'elle irait s'enterrer dans un trou de campagne, sans société, sans visites, sans soirées, sans amusements d'aucune espèce ! Ce n'était pas pour cela qu'on se mariait, certainement ! et si M. Haublay avait cru qu'elle l'accepterait dans ces conditions-là, elle allait tout de suite le tirer d'erreur.

— Laissez donc Nelly tranquille, dit-elle au commandant d'une voix tranchante ; quand elle aura l'âge de raison, elle ne pensera plus comme aujourd'hui. M. Haublay prend un brevet de vieux garçon ; quand il sortira de là, il aura les cheveux gris et la figure tannée, et ne sera plus présentable. Et pour ce qui est de trouver une compagne sur son rocher solitaire... N'est-ce pas, mesdemoiselles, que personne ne voudrait aller habiter une baraque dans un pays de sauvages ?

Une opinion nettement exprimée entraîne toujours des adhérents. Il y eut bien quelques voix timides pour insinuer qu'en revenant de temps en temps à Brest, notamment en y passant l'hiver, on pourrait ne pas se trouver trop mal dans une jolie maison, bien bâtie et bien aménagée, au bord de la mer ; il y avait à Brignogan, qui n'était pas loin, une plage où on pourrait attirer des baigneurs et s'amuser en été ; mais la grande majorité des jeunes filles déclara Pontusval inhabitable. Le commandant souriait dans sa moustache.

Gabrielle n'avait plus rien à dire ; elle appela l'enseigne pour arrêter avec lui le plan d'une scène qu'ils devaient jouer ensemble. Il accou-



rut, rayonnant d'une joie si visible que la jeune fille en fut touchée. « Pauvre garçon, se dit-elle, il m'aime réellement, celui-là ! Ce n'est pas lui qui songerait à m'emmener quelque part sans s'informer si cela me convient... »

— Tante Eve, disait tout bas Nelly, tu n'as pas donné ton avis, toi ! N'est-ce pas que Cendrillon aurait suivi le prince, même dans une baraque au bord de la mer?... Ah ! le voilà !...

Elle quitta vivement Eve pour courir au devant de Marcel Haublay, qui entraînait. Il y eut alors toute une confusion de compliments de condoléance, d'aimables reproches et de regrets non moins aimables, auxquels le jeune homme répondit avec beaucoup de bonne grâce. Le poste l'avait tenté ; pour un homme, il est plus intéressant d'exécuter des travaux difficiles ou périlleux que de faire mettre des cailloux sur des routes. Il n'était pas à jamais perdu pour la civilisation ; ce serait l'affaire de quelques années. Il était, du reste, confus et reconnaissant des regrets qu'on lui exprimait et qu'il était bien loin de mériter. Là-dessus, il coupa court aux compliments en déclarant qu'il voulait jouir de son reste et en réclamant un rôle dans les divertissements du jour.

Il trouva moyen, d'abord, de prendre à part le commandant Derbois.

— Eh bien ? lui dit-il d'un ton anxieux.

— Eh bien, mon pauvre ami, l'effet de ma déclaration a été désastreux. A quoi penses-tu aussi, de vouloir confiner dans un village une jeune fille habituée à une vie aussi mondaine ? Elle n'a pas hésité, va ! elle t'a traité avec un dédain !

— Ah ! C'est bien sur quoi je comptais. Et... ces autres demoiselles ont-elles été du même avis qu'elle ?

— A l'unanimité, mon cher ; du moins, celles qui consentiraient à être domiciliées à Pontusval n'y voudraient rester que pendant la saison des bains, à condition d'y créer un Casino, encore !

— Toutes, dis-tu ?

— Excepté la petite Nelly, un amour d'enfant, et peut-être M<sup>lle</sup> Crozier, à qui elle est allée faire ses confidences. Mais M<sup>lle</sup> Gabrielle a affirmé que sa petite sœur changerait d'avis quand elle aurait l'âge de raison ; c'est ainsi qu'elle appelle l'âge où les femmes déraisonnent. Cela pourra bien être, après tout !

Marcel quitta son cousin et alla se joindre aux joueurs de charade. Il fut d'un entrain inaccoutumé, et comme l'enseigne, délivré de ses inquiétudes, luttait avec lui d'esprit et de bonne humeur, la plus franche gaieté régna toute la soirée. Au moment où les parents donnèrent le signal du départ, Marcel s'approcha d'Eve, qui se tenait un peu à l'écart.

— Etes-vous maintenant convaincue que

votre nièce ne m'aime pas ? lui dit-il à voix basse.

Eve rougit.

— C'est pour le savoir que vous vous êtes fait exiler à Pontusval ? répondit-elle.

— Il y a des centaines d'ingénieurs qui demandent des asiles du même genre ; je m'y trouverai très bien, surtout si... Est-ce que vraiment je serai obligé d'y aller seul ?

Elle leva les yeux vers lui sans parler ; et la réponse qu'il y lut dut lui suffire, car il ne lui en demanda pas d'autre. Il la salua avec un sourire de bienheureux, et s'en alla trouver son cousin, qui venait de reprendre son épée et le cherchait pour partir avec lui ; Marcel lui parla vivement.

— Bah ! fit le commandant ahuri ; c'était tante Eve !

— Oui, oui, mon cher, de tout temps, toujours ; je n'ai jamais songé à l'autre, tu peux m'en croire... Là ! nous restons les derniers ; va tout de suite, va donc !

— Mais... ce n'est pas correct du tout, ce que tu veux me faire faire là !

— Si tu n'y vas pas, j'y vais moi-même ; sera-ce plus correct ?

Le commandant haussa les épaules en riant, et s'approcha de M<sup>me</sup> Demaule ; elle crut qu'il venait prendre congé, et lui tendit la main pour lui dire bonsoir. Mais il recula d'un pas, s'inclina profondément et lui dit d'un ton solennel :

— Madame, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre sœur, M<sup>lle</sup> Eve Crozier, pour mon cousin Marcel Haublay, qui l'aime depuis le jour de son arrivée ici.

Jamais on ne vit de figures plus étonnées que celles de la famille Demaule.

— C'était Eve ! s'écrièrent à la fois le docteur et sa femme.

Gabrielle sentit la piqure du dépit, et eut une seconde de regret ; cela ne dura que le temps d'un éclair. Elle regarda Eve, et à l'expression radieuse de son visage elle comprit, avec une confusion qui inonda son âme de tendresse et de reconnaissance, que la chère créature avait voulu lui sacrifier son bonheur. Elle lui sauta au cou et couvrit son visage de baisers.

— Oh ! chère tante Eve, murmura-t-elle, tu avais bien tort de vouloir me le donner ; il n'y a que toi qui puisse le rendre heureux !

— C'était Eve ! répéta le docteur... Eh bien, monsieur, j'en suis charmé. Les pères et mères sont aveugles ; je vous avouerai qu'une autre idée nous était venue... mais en réfléchissant au vide qu'elle va faire chez nous, je comprends que vous avez bien choisi. Prenez-la donc, si elle veut se laisser prendre !

Eve était dans les bras de sa sœur, à qui elle disait tout bas :



— Tu ne m'en veux pas ? Ce n'est pas ma faute !

Louise se reprochait déjà son étonnement et son erreur ; elle rassura tendrement la jeune fille et mit sa main dans celle de Marcel en l'appelant son beau-frère.

— Tante Eve ! dit Nelly en appuyant sa main sur le bras d'Eve pour attirer son attention, c'est tout à fait comme dans Cendrillon ; c'est toi qui épouses le prince !... Tu m'emmèneras un peu chez toi, n'est-ce pas, quand tu demeureras dans une baraque !

Il y a trois ans que tante Eve est devenue M<sup>me</sup> Haublay, et nous pouvons affirmer qu'elle ne s'ennuie point à Pontusval, entre son mari et une jolie petite fille dont Nelly est la marraine. Nelly vient souvent faire de longues visites à sa tante, et ces visites profitent à son éducation ; elle pénètre de plus en plus dans le

sérieux de la vie, et quand son heure sera venue, elle saura se faire une idée juste du bonheur. En attendant, elle apprend à le mériter, en ressemblant de plus en plus à sa tante Eve. Gabrielle continue à être la plus jolie fille de Brest, plus jolie même qu'autrefois, car elle a acquis la simplicité, dont l'absence nuisait à sa grâce. On a des nouvelles aussi fréquentes que possible de l'enseigne Georges Plédanno, dont la mère s'est intimement liée avec celle de Gabrielle ; et des gens bien informés assurent que l'année prochaine, quand le jeune homme reviendra de la station des mers du Sud, la vieille église de Saint-Louis verra se célébrer un brillant mariage.

J. COLOMB.

FIN

### ANECDOTE

Le cardinal d'Estrées assistait au dîner du roi, où il était toujours fort distingué quand il paraissait.

Le roi, lui adressant la parole, se plaignit de l'incommodité de n'avoir plus de dents.

« Des dents, sire, reprit le cardinal, eh ! qu'est-ce qui en a ? »

Le rare de cette réponse est qu'à son âge il les avait encore blanches et fort belles, et que sa bouche, fort grande mais agréable, était faite de façon qu'il les montrait beaucoup en parlant.

(*Saint-Simon.*)

### ÉCONOMIE DOMESTIQUE

#### RECETTE DU CIVET DE LIÈVRE

Faites revenir du petit lard coupé en dés, retirez-le quand il est roux ; faites prendre couleur à des oignons blancs ; retirez-les, passez au beurre les morceaux de lièvre, quand ils sont revenus, ajoutez une forte pincée de farine, faites un roux, mouillez avec un peu de bouillon, remettez le lard, les oignons, des champignons et un bouquet de persil garni. Mouillez avec assez de vin rouge pour que le tout soit bien couvert ; faites bouillir à grand feu, ajoutez sel et poivre, écrasez le foie dans un peu de sauce, mêlez-y le sang, versez le tout dans la casserole, faites faire un bouillon, retirez le bouquet et servez.

\*\*\*

#### RECETTE DES BEIGNETS DE POMMES

Choisissez des pommes de reinette, coupez-les en rondelles, ôtez-en le cœur et les pépins, faites-les mariner pendant quelques heures dans de l'eau-de-vie avec du sucre, des zestes de citron et de la fleur d'oranger, trempez-les dans une pâte à frire, jetez-les dans la friture bien chaude jusqu'à ce qu'ils aient pris couleur, saupoudrez de sucre et servez.



# REVUE MUSICALE

Novembre. — Théâtres lyriques : La prochaine direction de l'Opéra. — Opéra-Comique. — Concerts. — Musique de choix.



NOVEMBRE est venu poser son pied transi sur nos dernières fleurs et nos derniers rayons. Pour un trop grand nombre d'entre nous, hélas ! que n'a-t-il épargné les dernières espérances, ces roses de la vie, qui parfois trop tôt flétries, ne nous aident pas moins à la supporter. Mais fleurs, rayons, espoirs, peuvent renaître : le printemps reviendra, les bonheurs enfuis seront suivis d'autres bonheurs, si ce pied transi ne se pose pas sur des cœurs aimés, qu'il glacera pour l'Eternité !...

Combien d'entre nous ont déjà vu pâlir sous son étreinte mortelle, des lèvres chères, — celles qui leur avaient appris les premières paroles, les premiers baisers, — sans pouvoir y ramener les radieux sourires ? Ah ! pour ceux-là, novembre c'est la douleur immense et implacable, amère et irrémissible ! C'est « l'Inexorable », qui leur dit : « Ne regarde plus qu'au ciel, si tu veux trouver l'apaisement et l'espoir de guérir ta profonde blessure ! »

Pour d'autres encore, — quelle ironie du sort ! — novembre est le signal des plaisirs, parmi lesquels les spectacles de toutes sortes tiennent une large place. C'est la distraction par excellence du Parisien, qui, occupé ou non, a son théâtre de prédilection, car il y en a pour tous les goûts. Cela ne l'empêche pas à l'occasion de sortir de ses habitudes si quelque première à sensation vient à se produire sur d'autres scènes. C'est ce qui arrive pour *Lohengrin*, et tout le bruit si maladroitement fait autour de son nom l'a bien mieux servi que la froideur que l'on pouvait craindre au point de vue de la question capitale des gros sous. Cette question, à laquelle toutes les directions théâtrales ne sauraient rester insensibles, sera-t-elle heureusement résolue à l'Opéra, par le nouveau directeur M. Bertrand, dont le règne va commencer avec janvier ? Il est difficile d'en rien préjuger, mais s'il faut en croire l'opinion d'abonnés les plus anciens, comme les plus compétents en matière administrative et musicale, on pourrait émettre quelques doutes sur l'exécution du programme présenté ou accepté par M. Bertrand. Où pren-

dra-t-on les œuvres nouvelles de premier ordre que, chaque année, l'Opéra doit offrir au public ?

Notre première scène ne pouvant servir de théâtre d'essai pour les jeunes, quels sont parmi les vétérans de l'école française qui l'ont illustrée, ceux qui produiront encore des chefs-d'œuvre ?

A. Thomas n'a jamais refait *Hamlet*, et ne le referra pas plus que Gounod ne referra *Faust* : leur gloire si pure ne saurait gagner à l'essayer. Sans doute, nous répondra-t-on, mais nous avons à la tête de notre école moderne des Reyer, des Massenet, qui sont dans toute la force et la maturité de leur talent. Oui, Reyer surtout, dont le génie magistral convient à la première scène de France, est bien le maître qui peut servir de trait d'union entre la musique du passé et celle de l'avenir. Qu'a-t-on fait pour se l'attacher et enchaîner ses œuvres au sol parisien ? C'est à l'étranger et jusqu'à la province que s'en vont ses plus belles inspirations. Voilà Massenet qui porte son *Werther* à Vienne, pendant que l'auteur de *Sigurd* écrit pour le Czar. MM. les directeurs ont pris, de notre temps, la coutume de commander un opéra comme on commande une paire de bottines ! On donne la mesure, et elles vont plus ou moins bien ; on remet le livret au compositeur avec six ou douze mois pour écrire la partition, ce qui peut être un tour de force, mais jamais une inspiration. Ce n'est point ainsi que nos grands maîtres s'y prenaient pour produire des chefs-d'œuvre. Leur sujet, ils le portaient longuement, intimement en eux, et le collaborateur qui devait lui donner la forme poétique était étroitement lié à la vie du compositeur. Ils cheminaient ainsi tous deux, vivant sans cesse et partout de leur idéal, pendant cinq, dix ou vingt ans, comme Meyerbeer ; et alors, de là sortait une de ces merveilles impérissables comme *Robert*, *Les Huguenots*, *Guillaume Tell*, *La Muette*, *Le Trouvère*, et tant d'autres qui ont été la gloire musicale de notre siècle. N'est-ce pas là qu'il faut chercher aussi l'une des causes du succès de *Lohengrin* ? N'est-ce pas cette intimité, ce lien indissoluble qui existent entre le poème et la musique, tous deux éclos presque simultanément dans le même cerveau ?

Quoi qu'il en soit, voici le nom de Wagner acclimaté à Paris. Cela nous importe peu ; mais ce qu'il importe, c'est qu'il est étrange de voir que l'on va chercher à l'étranger une



œuvre d'art pour nous l'exhiber, alors que tant d'autres ouvrages et maîtres français attendent que l'on consente à s'occuper d'eux. Assez d'exotisme comme cela et s'il est vrai, comme on l'assure, que la nouvelle direction ait l'intention de nous saturer des dissonances inexplorées dont fourmillent la *Tétralogie* et *Parsifal*, et auxquelles *Lohengrin* a presque entièrement échappé, que l'on nous donne en même temps une belle œuvre d'un de nos compositeurs nationaux. Elle alternera avantageusement avec celles de ce génie indiscutable, mais flottant, prolixe et sans équilibre. Les intransigeants de la coterie wagnérienne feraient peut-être bien de s'en tenir à *Lohengrin*, qui est le point culminant des œuvres de Wagner, l'ouvrage où il a atteint le plus haut degré de perfection, en le jugeant au point de vue de notre art national. Dans ceux qui l'ont suivi, le compositeur reste plutôt un doctrinaire qu'un artiste divinement inspiré.

La rentrée de M<sup>me</sup> Melba a été fort brillante dans *Hamlet*. Quant à *Tamara*, de MM. L. Gallet et Bourgault-Ducoudray, il est en répétition depuis près d'un mois, c'est dire que les études sont en bon chemin. Sera-ce le chef-d'œuvre qui fera échec à *Lohengrin* ?

A l'Opéra-Comique, M<sup>lle</sup> Sanderson a fait de belles recettes dans *Manon*, où elle est vraiment charmante. *La Chevalerie rustique*, de Mascagni, sera donnée en même temps que *Ping-Sin*, sujet chinois, dont M. Maréchal a écrit la musique. Ces ouvrages dont les études sont fort activées, ne passeront pas avant la reprise de *Lalla-Roukh*, la gracieuse partition de F. David. Un très brillant début que celui du ténor Gogny dans *Richard*. C'est un artiste de talent et de goût, dont la jolie voix, d'une grande souplesse, se prête aux plus délicates nuances. Du reste M. Carvalho sait attirer le public à son théâtre par le choix et la variété de ses programmes. On a donné avec *Manon* : *Lakmé*, *Mignon*, *Carmen*, *Mireille*, *Richard*, *les Noces de Jeannette*, *l'Amour médecin*, et nous en oublions : n'est-ce pas un choix exquis ?

L'espace nous manque pour parler du centenaire de Meyerbeer, il nous pardonnera de le faire attendre, sa rayonnante gloire le lui permet, et nous voulons dire un mot sur la reprise des concerts Colonne qui a eu lieu avec beaucoup d'éclat. Une foule sympathique a accueilli le maître et son orchestre avec enthousiasme, dans la première séance comme dans les suivantes. Nous avons pu apprécier, exécuté comme il mérite de l'être, un fragment du *Ludus pro Patria* ; *La Nuit et l'Amour*, par M<sup>lle</sup> Augusta Holmès, page d'un sentiment si pur et d'une si exquise poésie. Nous avons entendu dire autour de nous, par des personnes

qui partageaient notre admiration et se disaient bien informées, que cette éminente musicienne travaillait à un opéra. Elle en est tellement capable que nous nous étonnons de ce que nos Directions théâtrales n'aient pas encore été au-devant de ce talent dont l'envergure et la force sont à la hauteur de nos premières scènes lyriques. Le voisinage des fragments de *Lohengrin*, malgré leurs poétiques envolées, n'a pas nui au succès de *Ludus pro Patria*, ni à celui de la fantaisie orientale, *Africa*, une très belle œuvre nouvelle de M. Saint-Saëns.

Au Nouveau-Théâtre, on a donné *Le Collier de saphirs*, pantomime de Catulle Mendez, sur laquelle M. G. Pierné a écrit une charmante partitionnette. Ce n'est qu'à cause de l'autorité du nom de ce jeune compositeur, que nous dérogeons à nos habitudes à l'égard de ce genre de théâtres. Disons rapidement que son petit ouvrage a toute la grâce et la fraîcheur juvéniles que comporte le sujet. Son élégance de style, son art dans l'invention de rythmes et d'harmonies inexploités, sont des plus remarquables. Malgré la modernité de sa facture, M. Pierné ne s'écarte pas trop du dogme classique et sait à propos faire vibrer la note tendre, si l'occasion s'en présente.

Dans cette œuvre légère, on a critiqué l'importance donnée par le musicien aux situations dramatiques. Mais à tout prendre, lorsqu'un amoureux, même du théâtre comique, se suicide par désespoir !... on ne peut exiger qu'il se pendre sur un air de polka !

Nous avons là, sous les yeux, quelques nouveautés remarquables qu'il nous tarde de signaler à nos lectrices.

Pour le piano : c'est d'abord la brillante *Valse-Concert*, d'Elis Borde, musique d'un grand charme et du plus bel effet. Bonne moyenne force. Éditeur : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne. — En second lieu, c'est le *Scherzo à la Gavotte*, d'Henri Furlani, l'un des meilleurs et des plus fervents disciples du grand maître Marmontel. Un peu plus difficile que le précédent, ce morceau est écrit avec une verve étincelante et une distinction de facture qui en font une pièce de premier ordre.

Pour le chant : rien n'est gracieux, frais et radieux comme ce charmant poème d'André Girod : *Sans rien dire*, sur lequel H. Woollett a trouvé une inspiration toute de sentiment vrai et d'exquise simplicité. L'accompagnement lui-même est comme le doux bruissement d'une source murmurante, dont la voix se mêle à celle des feuillages frissonnants. Éditeur : Veuve E. Girod, 16, boulevard Montmartre.

MARIE LASSAVEUR.



# CHAUSserie



ESDEMOISELLES, j'ai un ami charmant, homme d'assez d'esprit pour n'en pas vouloir dépenser plus qu'il n'est nécessaire. Il m'a révélé une façon de faire des articles qui m'a enchantée par sa variété et sa simplicité, et je vais en faire usage aujour-

d'hui même avec vous.

Ce procédé consiste à découper dans les journaux, dans les affiches, dans les livres, dans les lettres tout ce qui intéresse l'article qu'on prépare; on fait ensuite un triage intelligent de ces matériaux, on les relie entre eux par quelques lignes, on colle les fragments les uns après les autres et on obtient une queue de cerf-volant, qu'on envoie à l'imprimerie.

Je suis dans une steppe glacée des environs de Lyon où le froid m'isole de tout ce qui n'est pas mon feu, pas de journaux, encore moins de livres, mais la correspondance avec mes amis, très abondante et assez variée; c'est dans les lettres reçues que je vais puiser.

Commençons; la première en date est de Moirens, elle débute par une triste exclamation, et finit de même du reste :

« Ah! mon amie, quelle horrible chose! Quel « spectacle épouvantable, terrifiant! Il faut « avoir vu comme nous, pour se rendre compte « de l'impression affreuse qu'il nous reste de « cette catastrophe.

« Nous étions dans l'usine même de M. Al-  
« legret et nous visitons cette très intéres-  
« sante fabrique lorsque tout à coup un bruit  
« affreux nous fait tressaillir. On se regarde  
« avec angoisse et un jeune ingénieur qui nous  
« servait de guide s'écrie : « Un déraillement;  
« c'est le train qui culbute, je reconnais le  
« bruit que fit l'accident de 1889. » Tout le monde  
« se précipite dehors et alors nous voyons ce  
« chaos de wagons, de locomotives, nous en-  
« tendons les cris de peur, d'angoisse, de  
« souffrance, les appels déchirants... »

Ici, mes chères lectrices, je découpe la lettre, les détails qu'elle renferme étant trop affreux pour vous les envoyer, et je prends la lettre suivante sous mon presse-papier.

Elle est d'Yvonne; vous la reconnaîtrez tout

de suite, ma chère filleule ayant une façon toute particulière d'envisager les questions et de faire part de ses impressions.

« Tante chérie, le Rhône déborde, la Loire « déborde, la Garonne déborde, mon cœur dé-  
« borde, tout déborde, même la Méditerranée,  
« assure Madeleine, dont les connaissances  
« géographiques et astronomiques ont besoin  
« de se perfectionner, comme tu vois.

« Le matin, je m'éveille et j'entends ch, ch,  
« ch, ch... On m'avait dit la veille que les com-  
« bles du château étaient pleins d'écureuils, je  
« me dis ce sont les écureuils et je cherche à  
« me rendormir. Un quart d'heure après : qch,  
« qch, qch, qch... Il faut croire qu'il y en a  
« beaucoup de ces rongeurs pour faire un pa-  
« reil bruit. Je me lève... Ah bien oui, c'est la  
« pluie sur les grands sapins, sur les ardoises,  
« dans la pièce d'eau, une pluie diluvienne. Et  
« moi qui comptais partir ce soir.

« Ça tombe comme ça pendant deux jours  
« puis le soleil se lève radieux, triomphant, un  
« soleil qui veut dire : n'ayez pas peur, je suis  
« le maître et je reviens quand il me plaît. Le  
« châtelain met ses grandes bottes et va voir  
« l'étendue des désastres. Il revient et nous  
« engage à descendre jusqu'à la Loire, afin de  
« la contempler dans sa crue excessive. Il ne  
« faut jamais manquer une occasion de voir  
« quelque chose de nouveau et d'intéressant :  
« malgré la boue, les chemins glissants, une  
« bise aigre et les arbres des bois qui se se-  
« couent sur notre bande, nous faisons nos  
« cinq kilomètres et voilà que nous apercevons  
« une immense étendue d'eau vaseuse qui  
« coule dans tous les sens, en long et en large,  
« et charrie des arbres, du foin, des démoliti-  
« ons; tout cela roule, s'accroche, tourne,  
« échoue, repart, et tout le long des rivages je  
« je suis sûre qu'il y a de pauvres gens qui  
« s'arrachent les cheveux parce que leur for-  
« tune s'en va au fil de l'eau. — Pour nous, les  
« seuls inondés qu'il nous soit permis de voir,  
« sont de pauvres oies affolées qui crient à  
« reconstruire un Capitole et ont une peur  
« affreuse dans un petit îlot où elles se sont  
« réfugiées sous un gros arbre, et où la nuit  
« menace de les surprendre si elles ne se dé-  
« cident pas à traverser le fleuve. — Mais elles  
« ne sont pas oies pour rien, et l'idée que la  
« Loire a envahi la terre ferme les trouble tel-  
« lement qu'elles ne peuvent se décider. Nous  
« les laissons délibérant toujours, et le grand  
« break nous emporte, sans que j'aie pu savoir



« depuis ce qu'il était advenu des oies de Bal-  
« higny. »

Ici, mesdemoiselles, un petit raccord m'est nécessaire et malheureusement il me manque l'essentiel, c'est-à-dire un esprit assez délié pour effacer la transition, de telle sorte que vous ne vous en aperceviez pas. Je suis donc forcée de relier par une citation la lettre d'Yvonne à la suivante, et voici deux vers qui me paraissent devoir remplir le but :

De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,  
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.

Nous n'irons pas jusqu'au Japon, mais nous nous arrêterons aux Indes, ce qui est déjà pas mal loin.

Voici ce qu'on m'a écrit du pays de Brahma :

« La semaine dernière ont eu lieu les sports, équivalents de vos concours hippiques. Premier jour, steeple-chase à pied. Nos coureurs ont des costumes qui vous feraient bien rire, vous autres Parisiennes. Il se compose d'un pantalon noir, large et n'arrivant qu'au genou, d'un jersey à manches courtes et d'escarpins vernis sans chaussettes. C'est dans cet accoutrement qu'entre chaque course les champions admis dans la lice viennent faire leur cour aux charmantes spectatrices de leurs luttes ; et pour peu qu'ils soient tombés dans la rivière pendant la course d'obstacles, ils offrent un tableau de genre tout à fait pittoresque.

« Le second jour était consacré aux chevaux et, comme intermède amusant, nous avons eu un enlèvement simulé de jeunes misses par leurs fiancés ; le tout se terminant par le mariage légendaire chez le maréchal-ferrant, autrement dit à Gretna-Green.

« Les misses elles-mêmes étaient de jeunes gentlemen déguisés et accommodés pour la circonstance. Le mieux arrangé certainement était M. R. : Amazone noire, perruque blonde frisée ; petit chapeau canotier ; voilette de tulle blanc, avec épaisse bordure dissimulant une petite moustache qui aurait trahi la supercherie. La taille était mince, la tournure féminine, mais les pieds et les mains...

« Une autre fiancée était en toilette de ville : Robe de soie bleue, chapeau garni de fleurs des champs, cheveux châtain attachés dans le dos ; quelque chose de si jeune, de si frais ! Encore à citer une écuyère qui avait noyé sa barbe dans les flots d'une opulente chevelure

rousse, et portait avec grâce une chemisette de surah blanc sur une jupe verte ; mais je renonce à vous décrire toutes ces élégances, qui nous ont fort diverties. »

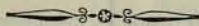
Mesdemoiselles, que vous en semble ? Pour moi, en lisant ces lignes, je me disais que le monde est bien petit, et que les mille lieues qui nous séparent de nos antipodes n'existent plus aujourd'hui, grâce au progrès de nos machines et du reste.

Ainsi, au pays Indien, sur les bords du Gange, là où on élève les éléphants sacrés, où les vautours volent en décrivant leurs cercles fatidiques au-dessus de la tour des Morts, là où croissent l'hibiscus et les fleurs de jasmin rouges aux enivrants parfums, où rève le prêtre de Bouddah, où pleure l'Indien paria, *flirt* le jeune officier anglais et se grime le gentleman, en copiant à s'y méprendre les modes qu'il y a un mois s'étaient sur nos plages élégantes. Le temps de chauffer un navire des Messageries maritimes, de courir à toute vapeur de Marseille à Aden, d'Aden aux Indes, et c'est fait ; dix-huit jours de traversée, est-ce que cela compte ! Autrefois, il en fallait autant pour traverser la France, et que de difficultés, de luttes, de fatigues, de dangers même, pour ces voyages en patache !

Ce qui ne s'est pas amélioré, par exemple, c'est la température. Quel début d'hiver ! Cela amène forcément à penser aux pauvres, à ceux qui n'ont pas le nécessaire pour se couvrir, pour se chauffer. Chères lectrices, s'il en est parmi vous qui se plaignent parfois de ce qui manque à leur bien-être, je leur recommande de penser quelquefois aux créatures à qui tout manque. Cela fait supporter avec reconnaissance les petites misères d'une vie qui a de si larges compensations ; et puis, vous aurez envie aussi de devenir la Providence des pauvres. Vous avez des doigts agiles, des chiffons, des écheveaux de laine ; travaillez, cousez, tricotez, faites n'importe quoi, mais faites quelque chose d'utile pour les déshérités ; faites même quelque chose d'inutile : mettez un ruban gai à la capeline chaude, une ruche au bonnet d'indienne ; faites un joli feston au bord de la jupe tricotée. Il sera si heureux, celui qui se parera de votre ouvrage élégant !

C'est beaucoup de donner, mais savoir bien donner est encore mieux.

C. DE LAMIRAUDIE





# CONCOURS DE DEVINETTES

PROPOSÉ AUX ABONNÉES

## DU JOURNAL DES DEMOISELLES

### Charade

L'avare, avec un soin extrême,  
En lieu sûr cache mon premier,  
Trouvant jouissance suprême  
D'en ouïr le joyeux dernier.  
Quiconque dans l'art héraldique  
Se dira versé tant soit peu,  
De nommer mon tout, c'est logique,  
Amie lectrice, aura beau jeu ;  
Il fut autrefois l'apanage  
Du preux et noble chevalier,  
Et, de nos jours, est en usage  
Chez l'horticulteur-jardinier.

### Enigme

Je suis couvert de peau de bête  
Et je ne suis pas bête ;  
J'ai des feuilles et je ne suis pas arbre ;  
J'enseigne et je ne suis pas maître ;  
Je fais parler et je suis muet.

### Vers à terminer

J'entrais dans mes seize ans, léger de corps et d'... ,  
Mes cheveux entouraient mon front d'un filet d'... ;  
Tout mon être était vierge et pourtant plein de ..... ,  
Et vers mille bonheurs je tentais mon ..... .

Lors m'apparut mon ange, aimante ..... ;  
Un beau livre brillait sur sa robe de ... ,  
Livre blanc ; chaque feuille était unie et ....  
« C'est à toi, me dit-il, d'en remplir le ..... ».

Fais une histoire calme et doucement ..... ,  
Pense chaque matin à la page du .... ,  
Vieillard, tu souriras au livre de la ... ,  
Et Dieu te sourira lui-même en ton ..... ».

### Problèmes pointés

Voyelles : .a .ui. .a. .e .é.e. .ie. à .a. .e ..  
.a. .eoi. a.e. .a .o.e .o...e.e. .o. .a .eau .é oi e

Consonnes : L'h.mm. .st .n D... t.mb. q.. s.  
s..v..nt d.s.c...x

### Langue française

D'où est venu le nom de silhouette donné à certains portraits ?

### Devises

Quelle est la princesse du *xv<sup>e</sup>* siècle qui avait pour devise : « Fortune, Infortune, Fortune » ?

### Paroles célèbres

Quel est l'homme intègre qui, refusant de signer un édit, répondit à un roi de France : « La perte de nos charges, la mort même plutôt que de trahir nos consciences » ?

### Curiosités

En quelle année vit-on à Paris de nobles dames et des seigneurs se faire traîner en tonneau ?

### Tableau énigmatique

Nommer les personnages dont les noms sont ici remplacés par des points :

Lorsque, autrefois, les ..... se ligüèrent  
Pour attaquer ..... dans son palais des cieux,  
Les généraux qu'ils se donnèrent  
N'étaient pas, dit-on, d'un minois fort gracieux.

C'était le superbe .....

Qui, pour soutenir l'escalade,  
Lançait des rochers monstrueux ;  
Le redoutable .....

Armé de cent bras vigoureux,  
Et l'épouvantable .....

Demi-homme, demi-serpent,

Sous ses replis nombreux faisait trembler la terre.

### Plantes enterrées

Dire les noms des plantes et des fleurs dont les noms sont enterrés dans les phrases suivantes :

La pépinière est loin.  
L'épi n'est pas plein.  
Tu as sali la soie.  
Les numéros enlevés.  
Va sur la lisière du bois.  
Henri risqua sa liberté.

### Acrostiche double

Avec les lettres suivantes, former sept mots français qui, par le choix de leur première et dernière lettre dans le sens vertical, donneront le nom de deux pèlerinages célèbres :

OUI  
MEG  
PSA  
ENC  
OIG  
CLA  
EIZ



**Mots en triangle**

Un outil propre à forger. — Un participe passé. — Vapeur de la terre. — Un adverbe. — Une belle saison. — Une terminaison. — Dans un trou.

**Mots en croix**

Disposer en croix les lettres suivantes et former le nom de deux héros de roman que leur auteur a illustrés :

Q H C D N I C E O S C N O A T A A N O H U P T

**Mots en carré**

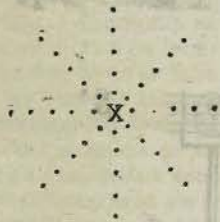
Etat du nord de l'Afrique. — Grand établissement industriel. — Béni des fumeurs. — Synonyme de incroyable. — En Algérie.

**Mots en circonférence**

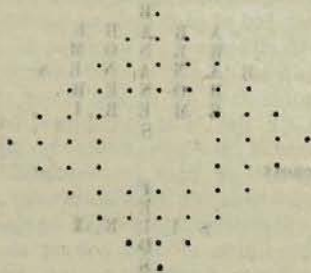
De gauche à droite en partant du haut :

1° Un tendre verbe à l'imparfait. — 2° Un beau département de France. — 3° Ne se vend pas en boutique. — 4° Un plat de ménage. — 5° Danse ancienne. — 6° Boisson rafraîchissante. — 7° A Montélimart. — 8° Général anglais.

A trouver lettre au centre, commune à tous les mots et les finissant.

**Mots en losange à carré blanc**

Dans le mois. — Voiture anglaise. — Empereur romain. — Un fanfaron. — Promontoire. — Boisson. — Epoux. — Dans l'Eure-et-Loir. — Ce que l'on veut atteindre. — Mets substantiel. — Un gâteau. — Prénom féminin. — Très clair. — Dans une route.

**Mots en hélice**

1° TRIANGLE : 1° On met les tonneaux en ..... — 2° Espèce de boîte. — 3° Dans les villes. — 4° Tout près. — 5° Voyelle.

2° TRIANGLE : 1° Dans le vin. — 2° Note de musique.

3° Mois des roses. — 4° Place qu'on occupe. — 5° Se voit en hiver.

MOT QUI RELIE LES DEUX TRIANGLES : Plante d'hiver.

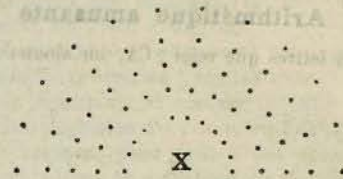
**Carré syllabique**

Marseille, dont le port passe pour mon deux, par mon premier s'est rendu mon dernier.

**Mots en éventail**

Construire un éventail avec douze impératifs qui, par leur première lettre, formeront ce que tous les Français doivent crier.

A trouver lettre commune à tous les mots et les finissant.

**Mots en losange**

Consonne. — Interjection. — Expression de chagrin. — Prénom espagnol. — Une grande ville. — Adjectif possessif. — A la fin du mois.

**Anagramme**

Sur cinq pieds, on me parle, on m'écrit,  
En les mêlant, on me retrouve au lit.

**Logogriphe**

Sur mes cinq pieds, je renferme beaucoup de têtes,  
Mon chef à bas, je cache beaucoup de têtes,  
Otez mon cœur, je guide beaucoup de jeunes têtes,  
Otez ma tête, je deviens un travail de tête.

**Problème syllabique**

Trouver l'énigme dont les différents mots sont dispersés sur les 64 cases de ce damier et indiquer le chemin suivi par le fil conducteur :

exci	pot	chien	on	on	comme	chien	on
m'a	a	vent	un	ce	est	quand	de
plus	ce	en	on	la	qu'un	me	d'un
fi	nian	got	ble	piison	me	sout	moi
ma	com	sance	met	fa	moit	garde	com
tit	que	ti	luit	puis	sous	vant	et
bua	fu	ouis	mes	veu	longue	te	la
je	binant	a	uiste	noi	lieus	gle	de



**Métagramme**

Un habit de lin  
Que le chapelain  
Journellement porte.

Un récipient  
Pour une jument  
Qui se reconforte.  
Certaine longueur  
Que peut un boudeur  
Donner à ses lèvres.

Un département  
Loin assurément  
De Sèvres.

**Arithmétique amusante**

Aux deux lettres que voici : CA, en ajouter quelques-

unes afin de former cinq mots français qui, par leur dernière consonnance, feront un total de 1,123.

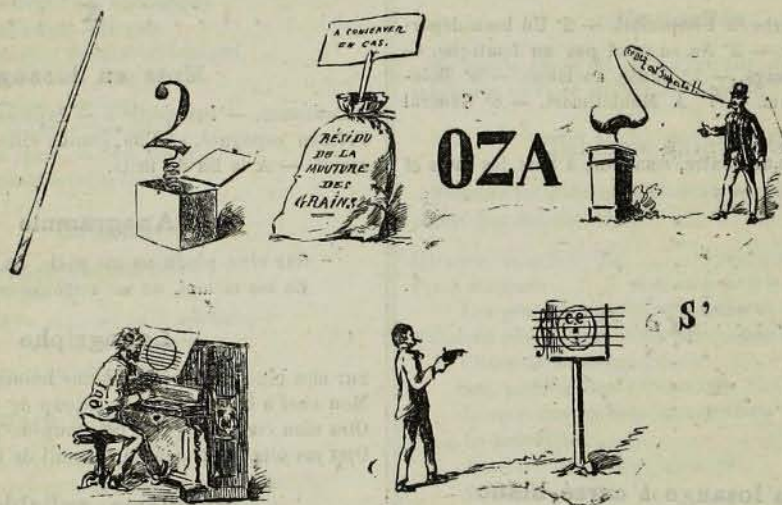
**Proverbe**

Avec la lettre initiale des contraires des mots suivants, former un proverbe de neuf mots :

Pacifique — Inutile — Mobile — Gai — Laborieux —  
Oui — Sud — Bas — Léger — Plaisir — Rien — Sou-  
venir — Long — Bruit — Mortel — Jour — Utile —  
Eveillé — Partir — Hair — Grand — Debout — Récolter  
— Renvoyé — Désuni — Sag — Déterrer — Neuf.

**Casse-tête**

Disposer un jeu de dominos en un losange de manière que les mêmes numéros se touchent et que les doubles finissent les quatre côtés.

**Rébus****EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DE NOVEMBRE**

CHARADE : Bal tique.

ANAGRAMME : Rivage — Viager — Virage.

CHARADE : Cime terre.

MOTS EN ESCALIER :

```

B O A
O B I
A I G L E
      L O T
      E T A I N
          I L E
          N E R O N
              O I E
              N E Y
  
```

LÉGENDE : Le rouge-gorge, voulant arracher avec son bec la couronne d'épines du Sauveur, fut marqué d'une goutte du sang divin.

MOTS EN ÉTOILE A HUIT BRANCHES :

```

      B
A R A B E
R E N O M
B A N A N E S
B O N E R I
E M E R I
      S
  
```

MOTS EN CROIX :

```

      F
S I L E X
      D
      S
      P
      A
      T
      H
  
```

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 48, rue Vivienne.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



# JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

## MODES

Voici que la mode relègue la robe classique de mariée en satin, moire ou faille, parmi les choses démodées ! Mesdemoiselles, ne rêvez donc plus de traîne aux reflets argentés, soyeux et brillants, car les étoffes de genre, pour cette toilette, vous envelopperont de tons mats qui n'en seront pas moins charmants. Vos quatre lustres n'en brilleront que mieux et vous serez tout aussi élégantes dans cette robe de fin drap blanc, garnie de rouleaux de satin, ou dans cette autre de souple cachemire de l'Inde posée sur un dessous de moire.

Nous ne sommes point ennemie de cette nouveauté, qui peut rester dans des prix abordables ou coûter fort cher. Les deux robes à queue aiguë (plus n'est question de la traîne carrée qui alourdissait la tournure) que nous avons vues chez M<sup>me</sup> Galardi étaient des chefs-d'œuvre de goût et d'exquise simplicité, taillées en biais derrière, avec des corsages très gracieux et très jeunes.

Désignons encore, pour jeune fille, une robe de soirée en taffetas bleu rappelant la façon Marie Antoinette, taffetas à fines rayures et bouquets minuscules, sur une sous-jupe en taffetas garnie au bas d'un double et fin plissé. Au tour de taille, du satin bleu chiffonné sous lequel se perd le bas du corsage ; corsage coupé, au-dessus et en travers, d'un autre chiffonné arrêté sous le bras. Le décolleté, devant, reçoit un chiffonné de gaze crème, qui s'arrête à gauche ; un double volant en soie crème, bien enlevé, contourne le décolleté du dos et s'arrête au chiffonné. Nœud en satin au bas du dos. C'est une robe délicieuse.

J'ai pu admirer encore un très simple et joli costume de bal en gaze rosée, à fleurettes brochées, avec un dessous de taffetas. Au bas de la jupe, une bande coulissée au milieu. Un corsage froncé, gentil à séduire et dont la description ne saurait donner une idée.

M<sup>me</sup> Galardi demeure 4, boulevard Malesherbes ; c'est une couturière d'un goût exquis, dont les costumes et les robes sont d'une élégance comme il faut, et d'une délicieuse simplicité quand il s'agit de ceux des jeunes filles.

Nous vous avons dit que les jupes se doublent et sont

légèrement bagnées sur le dessous de taffetas. C'est de toute nécessité, vu la longueur de la jupe et sa coupe en biais. Elle se relève plus facilement, car il est impossible, si petite que soit la queue, de la laisser tomber.

Parlons un peu bijoux ; ce sujet est fort intéressant et la haute fantaisie qui distingue ce genre, nous sauve de l'uniformité. Parmi les choses charmantes que la maison Billault, 17, rue du Cygne, a créées en vue des étrennes, nous avons remarqué une collection de nœuds que l'on met en broche, dans le fouillis d'un coquille, attachant les nœuds d'épaule ou la fleur d'un corsage décolleté. Rien de plus sobre, de plus élégant et de plus distingué que ces petits nœuds or et argent ; c'est le vrai bijou de la jeune fille comme il faut. Citons les noms : mariu, 11 fr. ; épaulette, 12 fr. ; milord, 13 fr. ; flot Louis XV, 15 fr. ; papillon, 17 fr. ; bouffette, 18 fr. Les épingles, violette, perles fines montées or à 5 fr. ; la broche et l'épingle or, aux armes de Russie, 22 et 47 fr.

Citons encore toute la série des boutons d'oreilles, perle argent noir, depuis 3 fr. 50 jusqu'à 50 fr. La chaîne Judie, or sur argent, perles argent noir, 46 fr. ; la broche cassis ou cerises, 12 fr. ; le gros trèfle perles noires, 24 fr. N'oublions pas le délicieux petit collier or sur argent et perles noires dont la vogue de cet été continue. Pour grand deuil, les broches et bracelets ciselés, les monogrammes, les armoiries. Les hommes trouveront des boutons de chemise depuis 5 fr., de manchettes depuis 8 fr., de cravate fleur de lis, 6 fr., et des pommes de canne en argent noir ou noir et or.

Nous engageons nos lectrices à s'adresser directement, pour tous les genres de bijoux, à la maison Billault, où l'on s'occupe de tout ce qui touche à la bijouterie, et l'on s'en occupe avec un goût exquis, une entente vraiment artistique et une complaisance à toute épreuve. Nous avons pensé que le succès grand de ces bijoux nous autorisait à mettre ces renseignements dans le Courrier de la mode, surtout à la veille des cadeaux d'étrennes.

CORALIE L.

Le 11<sup>e</sup> Album de travaux de l'édition hebdomadaire (blanche) contient : Boîte à compartiments. — 3 objets pour cabinet de toilette : Étagère, pelote, poche à brosses. — Coussin de pieds dit diabolique. — Petit coffre moulin à café. — Éventail à photographies. — Longue poche pour grandes photographies. — Robe de dessous pour enfant, tricot double dit tricot anglais. — Capuchon au tricot pour œuvre de bienfaisance.

## VISITES DANS LES MAGASINS

Une grande activité règne chez M<sup>me</sup> Pelletier-Vidal, 19, rue de la Paix ! Les costumes et les robes s'achèvent, s'emballent et s'expédient dans les 24 heures. Voici que déjà se montrent les costumes de soirée, costumes ravis-

sants de grâce et d'élégance. Exemples : Une soie rose garnie d'un falbala en crêpe de Chine crème mis double, et posé en ondulations interrompues par un pli coquille que fournit le falbala. Une superbe robe princesse en



brocart bleu laiteux forme derrière comme un pli Watteau, avec un nœud de ruban dont les bouts flottants descendent jusqu'au bas de la jupe. Nous signalons tout particulièrement cette façon qui est nouvelle et d'une exquise distinction en même temps que très élégante.

\* \*

En vue des cadeaux du Jour de l'An, nous avons été chez M<sup>re</sup> Leeker, 3, rue de Rohan. Quel choix d'ouvrages ravissants et aussi que de nouveauté dans les broderies ! Ainsi voici brodées, prêtes à être appliquées, des branches de lilas, œillets, chardons, chrysanthèmes, fleurs faites de découpures en drap ombrées, etc., etc. : une fleur avec feuillage, 4 fr. 50 ; deux feuilles et boutons, 8 fr. ; trois, 12 fr. ; quatre, 18 fr. ; superbes pour paravent, coussin, etc. Maintenant de ravissantes fantaisies aux formes élégantes échantillonnées avec la monture que l'on achève soi-même : Sachet, 26 fr. ; vide-poche, 28 fr. ; cache-thière, 20 fr. ; corbeille à pain, 15 fr. ; sac-douairière, 20 francs.

Pour les personnes qui désirent l'ouvrage fait, voici : Pannier Marie-Antoinette d'une coquetterie charmante, 38 fr. ; porte-montre mandoline, 18 fr. ; paravent porte-photographies et vide-poche, 55 fr., les deux brodés sur chevreau crème ; sachet forme chancelière, 38 fr. ; vide-poche, 45 fr. ; pelote-sac, 22 fr. ; sac à broches, 35 fr. ; écran pare-lumière, 32 fr. ; coussin drap brodé, à fils tirés, 75 fr. ; en moire lamée bouquet au petit point genre Beauvais, 130 fr. Tous ces ouvrages, d'un goût irréprochable, contribuent à la réputation de la maison Leeker, réputation depuis longtemps méritée.

\* \*

Les fleurs artificielles de M<sup>re</sup> A. Favier, rue du Faubourg-Poissonnière, 68, Paris, sont ravissantes. Malgré l'hiver, nos abonnées pourront faire de bien jolis bouquets avec les fleurs de M<sup>re</sup> Favier, qui sont d'un naturel à faire oublier la saison. Citons quelques articles : Cyclamens de toutes nuances montés avec leurs feuillages en très jolis pieds, 1 fr. 25. Jacinthes en branches, 1 fr. 10 et 1 fr. 60. Branches de giroflées, 1 fr. 40. Beau réséda en bouquets de six branches, 4 fr. Lilas très fin, blanc ou délicatement teinté de rose ou mauve, en bouquets, 7 fr. Capillaire, très avantageux, la douzaine 2 fr. 25. Pieds de très belles pensées de velours de toutes nuances, jaune brun, mauve, etc., depuis 2 fr. 95. Tulipes bien panachées et variées, la douzaine 7 fr. Et toujours aussi les fleurs pour parure, les fleurs d'oranger, de magnifiques bouquets d'autel, etc., etc.

\* \*

C'est à la maison Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré, maison si connue par son goût artistique, que nous avons pris les renseignements suivants. Toujours en grande vogue les fantaisies en étoffe ancienne avec galons d'or ancien, souvent combinée avec une broderie à fils tirés ou rococo. M<sup>re</sup> Lebel excelle en ce genre qui demande un goût tout particulier. Voici ce que nous avons noté : Brosse couverte d'étoffe ancienne frangée d'or, petit soufflet jardinière, 6 fr. chacun ; vrai soufflet, 10 fr. ; balais d'âtre enrubannés depuis 15 fr. ; couverture de livre, 15 fr., avec broderie, 18 fr. et au-dessus ; dessus de thière avec broderie sur satin, étoffe ancienne, 38 fr., sans broderie 25 fr. ; coussin forme duchesse tout monté, étoffe ancienne, puis 28 fr. ; brouette pelote, 5 fr. 50 ; pelote soleil, ranche avec boutons et feuilles, 10 fr. ; buvard parisien,

4 fr. 50. En dehors de ces ouvrages à la mode préparés spécialement pour les cadeaux du Jour de l'An et les bourses modestes, la maison Lebel a de superbes fantaisies brodées en soie ancienne, tels que table, vide-poche, porte-photographies, etc. Une table-guéridon à double étagère, avec broderie gobelin, peluche, galon ancien, coûte : 75 fr. Une table fermée à ouvrage, couverte d'étoffe ancienne rebrodée, gainée de peluche, 125 fr. Cadre pour carte-album au petit point, une merveille, 35 fr. et plus. Un immense croissant vide-poche et porte-photographies, peluche, broderie, étoffe ancienne combinées, 60 fr., et bien d'autres objets luxueux que nous ne pouvons signaler faute de place.

\* \*

Les bijoux russes sont en grande vogue. La maison Senet, 35, rue du Quatre-Septembre, s'est hâtée de faire faire, en vue du Jour de l'An, de très jolis bijoux franco-russes, qui ont du succès : Broches en métal vieil argent ciselé aux armes russes et couleurs françaises, émaillées, 4 fr. 50 ; cercle métal doré, plaque en nacre avec une ancre appliquée, des armes russes, 7 fr. 25 ; ancre métal oxydé, armes russes, couleurs françaises, 4 fr. 75 ; aviron en vieil argent, au milieu armes russes, 4 fr. 50. Boutons de manchettes, armes appliquées, couleurs de France, système Godfiche, 7 fr. 50 la paire. Coulant pour la cravate Prince de Galles, métal doré armes russes, 3 fr. 75. Régence chaîne pour hommes, chaîne composée d'anneaux, armes russes sur pendeloques, 8 fr. 50. Des épingles à chapeaux assorties à la broche-nœud, 3 fr. 75. Tous les bijoux sont expédiés franco contre mandat-poste augmenté de 50 cent. pour le port par la poste, recommandé.

Un mot sur les produits alimentaires des Bénédictins de Varazze, thé de Chine, arôme exquis, 3 fr. 50 la boîte ; chocolat, 2 fr. 50 la livre, en petites tablettes, boîte de 125 grammes, 2 fr. et 2 fr. 75. Liqueur des Bénédictins du mont Majella, stomachique, 4 fr. 50, la jaune ; 6 fr. 50, la verte ; flacons d'échantillon, 1 fr. 25 et 1 fr. 30. Ces produits sont expédiés par la maison Senet en colis postaux contre mandat-poste augmenté de 85 cent. pour le port à domicile, ou 60 cent. en gare.

\* \*

A la maison Sajou, Lefèvre et Cabin successeurs, 74, boulevard de Sébastopol, on s'arrête avec plaisir à regarder ces belles tapisseries de style, harmonieuses de tons, et de dessin artistique si bien reproduit. Nous avons remarqué un fauteuil Louis XIV, avec personnages faits au petit point, fournitures, à 70 fr. ; il y en a de prix moindre, sans personnages, fort beaux de dessin. Ces fauteuils que j'ai vus, le dessin tramé, sont coloriés sur canevas et, par conséquent, moins chers que s'ils étaient tramés, 25 et 30 fr., et l'assortiment compté à raison de 8 fr. la livre. Une bande sur 1 m. 50 de long, le raccord colorié seulement, 20 cent. de largeur, 6 fr. ; sur 40 cent. de large, 12 fr. ; avec sujets et personnages, 15 fr. Le coloriage du dessin est très bien fait et, pour faciliter le travail au petit point des sujets, figures, etc., le canevas est écarté. C'est une spécialité de la maison Sajou de mettre à la portée des personnes les moins expertes les beaux travaux en tapisserie, et de leur en faciliter l'exécution. Beaucoup de petits travaux, en drap perforé, sont préparés pour les pensionnaires et les petites filles en vue du Jour de l'An. Il y a aussi des petits abat-jour en soie brodée, très faciles à faire.



\* \*

Le moment approche où nous devons nous occuper d'étrences; voyons, parmi les objets dont l'énumération nous est soumise, quels sont ceux dont les qualités méritent le plus notre préférence. Nous n'hésitons pas à reconnaître que, pour un grand nombre de nos lectrices qui désirent offrir à une amie, jeune femme ou jeune fille, un cadeau dont l'utilité ne le cède en rien à l'agréable, il est un article tout désigné, nous voulons parler de la machine à coudre Bacle. Cette maison, très connue par la parfaite qualité de ses produits, mérite notre recommandation. Le fabricant s'est engagé à livrer à un prix de faveur, à titre de Prime-Etrennes, deux modèles variés de ses superbes machines, à toute abonnée de notre journal, et cela jusqu'à fin janvier prochain. Je suis persuadée qu'un grand nombre de nos lectrices nous sauront gré de leur avoir procuré cette bonne fortune.

S'adresser directement à M. Bacle, 46, rue du Bac.

\* \*

Les plus ravissantes toilettes se font en soierie. Inutile d'ajouter que ce sont les soieries des *fabriques Lyonnaises*. Elles nous donnent cette année, outre leurs admirables velours, toute une série de nouveautés d'une rare distinction. Citons-en quelques-unes : La moire antique à rayures de satin; les failles magnifiques à gros grain et, par dessus tout, les satins illustrés à filets délicats et courants, de petites fleurs en guirlandes ou bouquets de teintes variées. Ce dernier tissu est le grand succès de la saison; on en fait des toilettes absolument ravissantes. Les fonds noirs sont de haute distinction et, pour mise du soir, les fonds blancs, gris perle ou bleu pâle ont un immense succès. Les *soieries Lyonnaises* sont les vraies et les seules étoffes pour les toilettes parées.

\* \*

## CONSEILS D'HYGIÈNE

Toujours préoccupés de ce qui peut être utile à nos lectrices, nous appelons aujourd'hui leur attention sur les semelles hygiéniques Lacroix. Au moment de la mauvaise saison, ces semelles ont une certaine importance par les avantages qu'elles offrent aux personnes frileuses. Complètement réfractaires à l'humidité, elles assurent aux pieds, en les isolant de la semelle de la chaussure, une chaleur douce, naturelle, sans provoquer la transpiration. Faites avec du crin ayant subi une préparation colhydrofuge, elles n'ont aucune ressemblance avec tous les genres de semelles vendues jusqu'à présent. Elles préservent des rhumatismes et des douleurs aux jambes que cause si souvent le froid aux pieds. Elles s'adaptent à toutes les chaussures, même les plus justes, sans occasionner la moindre gêne et sans grossir le pied. Leur prix modique les met à la portée des bourses les plus modestes. On les fait pour hommes, pour dames et pour enfants. Les bienfaits des semelles hygiéniques sont complétés par le cirage haïtien. Ce cirage, par sa fabrication spéciale, a la propriété d'imperméabiliser le cuir tout en l'assouplissant. La maison Le Houssel, 1, rue Auber, propriétaire des semelles hygiéniques Lacroix et du cirage haïtien, met également en vente des plastrons en crin colhydrofuge, et des bas et des chaussettes soumis aux mêmes procédés.

Les plastrons seront certainement très appréciés par les personnes dont les bronches sensibles redoutent le froid, et que leurs occupations obligent à sortir par tous les temps. Les bas et les chaussettes préserveront de la goutte et des rhumatismes tous ceux qui sont assujettis à ces douloureuses maladies. Avec des chaussures imperméables, des semelles hygiéniques Lacroix, et si la santé l'exige, des bas ou des chaussettes fabriqués d'après les mêmes principes, on est assuré de braver l'hiver le plus rigoureux et d'éviter quantité de maladies. Envoi *franco* de la notice à toutes les personnes qui en feront la demande.

\* \*

Voici les très élégantes et confortables chaussures que la mode désigne à notre choix :

Botte Czarine pour dames, en joli drap diagonale noir à boutons, doublé d'une fine flanelle blanche, claque carrée chevreau glacé, 16 fr. 50.

Botte chevreau glacé à boutons, empeigne veau vernis, talon Louis XV piqué très bas et très large, 23 fr. 50.

Jolis petits souliers en chevreau glacé noir et doré, avec talon élégant, à 6 fr. 50.

Le même soulier, en veau vernis, à 7 fr. 50.

Pour les fillettes et enfants, la botte drap noir à boutons doublé d'un épais molleton blanc, claque carrée vache vernie, talon plat, bout rond, doubles semelles : Pour enfants, du 23 au 26, 9 fr. 50; pour fillettes, du 27 au 33, 11 fr. 50; pour grandes fillettes, du 34 au 36, 14 fr. 50.

La botte en veau mégis, à lacets ou à boutons, claque carrée veau ciré, talon plat, doubles semelles, bout rond, est de 10 fr. 50 pour enfants; 12 fr. 50 pour fillettes; 14 fr. 50 pour grandes fillettes.

N'oublions pas de rappeler aussi que la maison Kahn, 55, rue Montorgueil, perfectionne tous les jours ses articles pour baby,

Demander le catalogue illustré, qui sera adressé *franco*.

\* \*

## UNE CRÈCHE MODÈLE

En passant rue Saint-Sulpice, au coin de la rue Garancière, nous avons remarqué dans une vitrine de la maison Bouasse-Lebel une superbe crèche composée de personnages en demi-grandeur nature : ils sont faits de carton pâte très artistement décoré, et ont chacun leur physionomie bien particulière; les vêtements sont de vraies étoffes : les rois portent la soie, la peluche, les galons d'or, les diadèmes et les colliers de verroterie; aux bergers sont réservées les peaux de bêtes et les étoffes de bure. Enfin le fond en toile et carton peints représente une mangeoire d'où émergent les têtes du bœuf et de l'âne; le tout encadré de feuillage offre un coup d'œil charmant.

C'est également au point de vue du prix une innovation heureuse de la maison Bouasse-Lebel, car les sept personnages à l'état de mannequins, non habillés, ne valent que 210 francs, et s'il convient à des personnes un peu adroites d'entreprendre de les habiller elles-mêmes avec des coupons d'étoffes, nous ne doutons pas qu'elles ne trouvent à cette occupation un véritable attrait.

Demander *franco* les tarifs Bouasse-Lebel, 29, rue Saint-Sulpice, Paris.



## EXPLICATION DES ANNEXES

## GRAVURE DE MODES n° 4862

Modèles de M<sup>re</sup> Pelletier-Vidal, rue de la Paix, 19  
 Costume d'enfant de M<sup>re</sup> Taskin, rue de la Michodière, 2  
 Chapeaux de M<sup>re</sup> Lucy et Ligny, rue des Pyramides, 17

**COSTUME DE PETITE FILLE.** — Veste en velours marron, ouverte, devant et derrière, sur une robe en flanelle drapée, rayée beige et blanc, froncée dans le haut; veste et robe décolletées sur une guimpe plate en velours; petits revers de flanelle sur la veste de velours; manches de velours à petit parement abattu en flanelle. (Voir le costume de dos, page 1 de l'Album, et le patron sur la planche de ce mois). — Chapeau canotier en feutre; calotte beige clair et bord mordoré; draperie de velours fermée devant par un nœud qui sert d'agrafe à une touffe d'ailes de deux tons.

**GRAND MANTEAU EN DRAP DOUBLE FACE.** — Manteau long, en drap épais et moelleux gris à envers cramoisi, ajusté à la taille par une ceinture soutachée; la manche, longue derrière, est ornée d'un motif soutaché (1); capuchon froncé, avec tête coquillée, laissant voir alternativement l'endroit et l'envers du drap. (Ce modèle, de face, se trouve à la page 7 de notre Album de travaux). — Capote en velours acajou brodé d'or, avec aigrette de têtes de plumes.

**JAQUETTE LOUIS XV.** — Costume en drap gros bleu avec gilet de drap vieux rose; revers de drap vieux rose orné de petites pattes de galons d'or retenues par un bouton; les pans de devant de la basque, doublés de vieux rose, sont relevés en revers réunis par un bouton (2); derrière, la basque est rapportée sous un corsage court; manche à parement mousquetaire orné de galons et boutons. Jupe fourreau avec passant vieux rose. — Chapeau de peluche noire doublé de velours vieux rose; têtes de plumes prince de Galles vieux rose et petites têtes noires.

## MODÈLE COLORIÉ

De la maison Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré  
 Coussin, tapisserie genre Renaissance.

(1 et 2) Les abonnées à l'édition bi-mensuelle verte recevront ce patron le 16 décembre.

## CALENDRIER

**CARNET**, feuillets à enluminer. Dans le but de faciliter l'enluminure de ce carnet, la couverture a été composée avec la reproduction des différents motifs placés sur les feuillets, de manière à servir aussi de modèle. L'enluminure terminée, on réunit tous les feuillets dans une petite corde de soie.

## MUSIQUE

**LE BERCEAU**, romance, poésie d'Edouard Pailleron, musique de Misti.

## DOUZIÈME ALBUM

Manteau de fillette. — Costume de petite fille (dos de la figurine de la gravure n° 4862). — Angle pour mouchoir. — Garniture, guipure Richelieu. — Jupon de dessous en flanelle (patron découpé). — Corsage de dessous en flanelle. — Entre-deux, guipure Richelieu. — M J enlacés. — P R enlacés pour taie d'oreiller. — Cache-corset. — Camisole de nuit. — Petite garniture. — Taie d'oreiller. — B N enlacés, point à la croix. — C R enlacés. — Motifs, broderie plate. — Branche et semé pour petit cabas. — Bourse au crochet. — Petit missel. — Branche chardon en relief. — Entre-deux, guipure Richelieu. — Manteau (1<sup>re</sup> toilette de la gravure n° 4862, devant). — Costume en velours ciselé. — Sachet à mouchoirs et à gants. — H A enlacés. — Dessus de clavier.

## FEUILLE XII

1<sup>re</sup> CÔTÉ

ROBE, petite fille (gravure n° 4862 et 2<sup>e</sup> figure (Album de décembre).

CORSAGE DE DESSOUS EN FLAN- } Album de décembre.  
 NELLE, page 2.  
 CACHE CORSET, page 3.

2<sup>e</sup> CÔTÉ

CORSAGE A PATTES, costume } Album de décembre.  
 en velours ciselé, page 7.  
 CAMISOLE DE NUIT, page 4.

## PATRON DÉCOUPÉ

JUPON DE DESSOUS FOURREAU, en flanelle, page 2 (Album de décembre).

## ÉTRENNES 1892

MÊME ADMINISTRATION QUE LE « JOURNAL DES DEMOISELLES »

PARIS 7 FR. — SEINE 8 FR.

LA POUPÉE MODÈLE

DÉPTS 9 FR. — ÉTRGER 11 FR.

## JOURNAL DES PETITES FILLES

ILLUSTRÉ DE PRÈS DE 200 GRAVURES DANS LE TEXTE

48, rue Vivienne (angle du boul. Montmartre)

Les abonnements partent du 15 décembre de chaque année

La *Poupée Modèle*, dirigée avec la moralité dont nous avons fait preuve dans le *Journal des Demoiselles*, est entrée dans sa vingt-huitième année.

L'éducation de la petite fille par la poupée, telle est la pensée de cette publication, vivement appréciée des familles : pour un prix des plus modiques, la mère y trouve maints renseigne-

ments utiles, et l'enfant des lectures attachantes, instructives, des amusements toujours nouveaux, devinettes, énigmes, des notions de tous ces petits travaux que les femmes doivent connaître, et auxquels, grâce à nos modèles et à nos patrons, les fillettes s'initient presque sans s'en douter.

Chaque livraison renferme en outre : Cartonnages coloriés. — Figurines à découper. — Décors de théâtre. — Patrons pour poupée. — Surprises de toute sorte. — Musique.

Paris — Alcan-Levy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.





BC

Falconer

PORTIER

4862

1<sup>er</sup> Décembre 1891.

## Journal des Demoiselles

Modes de Paris

Rue Vivienne 48

Corsettes de M<sup>me</sup> PELLETIER-VIDAL r. de la Paix 19. Costumes d'Enfants de M<sup>me</sup> TASKIN.  
r. de la Michodière 2. Chapeaux de M<sup>lle</sup> LUCY et LIGNEY r. des Pyramides 17. Corsets  
de M<sup>me</sup> EMMA GUELLE 3<sup>pl</sup> du Theatre Francais. Parfumerie de la M<sup>me</sup> GUERLAIN  
15 r. de la Paix. Couturerie EUROPEENNE 24 B<sup>te</sup> Poissonnière